

SI - PALLI

A

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·

III 13 I 43



~~8-5-48~~

**ESCLUSO
DAL PRESTITO**

BIBLIOTHÈQUE SPÉCIALE DE LA JEUNESSE,

APPROUVÉE

Par S. A. Em. Monseigneur le Cardinal

PRINCE DE CROÿ.

ARCHEVÊQUE DE ROUEN, PRIMATE DE NORMANDIE, ETC.

III 13 I 43

J'ai lu, par ordre de S. A. Em. Monseigneur le Cardinal PRINCE DE CROÿ, Archevêque de Rouen, Primat de Normandie, un petit livre intitulé : *Emilie ou la Bonne Sœur* (nouvelle édition), et je n'y ai rien trouvé de contraire à la foi et aux bonnes mœurs.

Rouen, le 17 novembre 1842.

Professeur à la Faculté de théologie.

Angers, Imp. de E. BÉNAÏE.





*Helène se mit à fondre en larmes et parut
vivement mortifiée.*



EMILIE
ou
La Bonne Sœur.
par
EUG. NIOGRET.



PARIS
Librairie de l'Enfance & de la Jeunesse
LEHUBY.
Rue de Seine N^o. 53. F. S. G.



ÉMILIE

OU

LA BONNE SOEUR

HISTOIRE MORALE.

AVEC GRAVURES.



PARIS,

A LA LIBRAIRIE DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE.

P. C. LEHUBY,

Rue de Seine, 55, faubourg Saint-Germain.







PRÉFACE.

Une personne qui consacre un talent supérieur à l'instruction de la jeunesse, acquiert par là des droits incontestables à l'estime et à la considération publiques. Ne point sortir, en écrivant, des limites que nous prescrit la faiblesse de l'entendement des enfants, savoir modérer les élans d'une imagination ardente, et employer à des sujets enfantins un esprit capable des plus brillantes productions : voilà ce qui constitue, selon moi, un sacrifice généreux, digne des plus grands éloges.

Nous avons plusieurs exemples frappants de ce genre, notamment dans les ouvrages de Fénelon et du chanoine Schmidt, et il me serait facile de citer plusieurs autres noms qui pourraient également prétendre à cet honneur, juste récompense du génie et de la vertu réunis.

Quelle que soit mon ambition, il serait imprudent à moi de me mettre sur les rangs avec de pareils écrivains. Mais une noble émulation, quel qu'en soit le succès, ne peut jamais être à mépriser ; et le désir de faire servir mes faibles talents à la cause de la vertu, sera, du moins j'espère, approuvé par mes jeunes et bons lecteurs. C'est à eux que je dédie les pages suivantes ; heureux, trop heureux si je parviens à réveiller dans quelques âmes ce vif amour de la bonté que je me propose de leur inspirer !

Mon principal but, comme on le verra, est de corriger ce défaut d'énergie, qui trop souvent est funeste à ceux qui l'ont ; cette excessive faiblesse de cœur, qui ne ressemble nullement à la sensibilité, à ce don précieux du ciel, que j'apprécie aussi bien qu'un autre, et dont cependant les fréquents abus servent à me démontrer qu'on ne saurait trop la combattre et la réprimer.

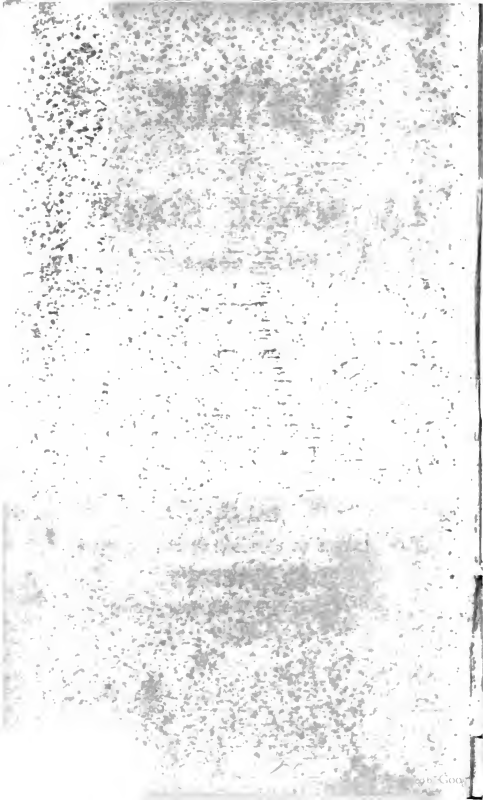


ÉMILIE.



PREMIÈRE PARTIE.

MONSIEUR Wyndham, dont la famille va me fournir le sujet de quelques anecdotes, était un des premiers négociants de Londres. Il avait épousé une femme aimable, dont il avait eu quatre enfants. Il était dans l'usage de passer l'hiver à la ville, dans un des plus beaux quartiers de la capitale, et l'été il se





PRÉFACE.

Une personne qui consacre un talent supérieur à l'instruction de la jeunesse, acquiert par là des droits incontestables à l'estime et à la considération publiques. Ne point sortir, en écrivant, des limites que nous prescrit la faiblesse de l'entendement des enfants, savoir modérer les élans d'une imagination ardente, et employer à des sujets enfantins un esprit capable des plus brillantes productions : voilà ce qui constitue, selon moi, un sacrifice généreux, digne des plus grands éloges.

Nous avons plusieurs exemples frappants de ce genre, notamment dans les ouvrages de Fénelon et du chanoine Schmidt, et il me serait facile de citer plusieurs autres noms qui pourraient également prétendre à cet honneur, juste récompense du génie et de la vertu réunis.

Quelle que soit mon ambition, il serait imprudent à moi de me mettre sur les rangs avec de pareils écrivains. Mais une noble émulation, quel qu'en soit le succès, ne peut jamais être à mépriser ; et le désir de faire servir mes faibles talents à la cause de la vertu, sera, du moins j'espère, approuvé par mes jeunes et bons lecteurs. C'est à eux que je dédie les pages suivantes ; heureux, trop heureux si je parviens à réveiller dans quelques âmes ce vif amour de la bonté que je me propose de leur inspirer !

Mon principal but, comme on le verra, est de corriger ce défaut d'énergie, qui trop souvent est funeste à ceux qui l'ont ; cette excessive faiblesse de cœur, qui ne ressemble nullement à la sensibilité, à ce don précieux du ciel, que j'apprécie aussi bien qu'un autre, et dont cependant les fréquents abus servent à me démontrer qu'on ne saurait trop la combattre et la réprimer.



ÉMILIE.



PREMIÈRE PARTIE.

MONSIEUR Wyndham, dont la famille va me fournir le sujet de quelques anecdotes, était un des premiers négociants de Londres. Il avait épousé une femme aimable, dont il avait eu quatre enfants. Il était dans l'usage de passer l'hiver à la ville, dans un des plus beaux quartiers de la capitale, et l'été il se

retirait à la campagne dans une charmante habitation qu'il avait fait construire des produits de son industrie, et où il se plaisait à répandre, d'une main libérale, parmi les pauvres du voisinage, une partie des biens que son père lui avait laissés en mourant. Mais ce n'est pas de M. Wyndham seulement que je prétends parler : sa bienfaisance, sa probité, et les différentes vertus dont il était doué, pourraient bien, il est vrai, n'être pas indignes d'occuper un talent supérieur au mien, et il m'arrivera même quelquefois de le faire paraître avec assez d'avantage dans les pages suivantes; mais, puisque je m'adresse à de jeunes lecteurs, il est probable que ce qui regarde ses enfants aura pour eux plus d'at-

traits, et les intéressera davantage. Ce sont leurs dispositions naturelles, leur conduite, et leurs manières que je me propose de retracer. Le caractère le plus aimable que je puisse donner à M. Wyndham dans le tableau que je vais décrire, c'est celui de père; et M^{me} Wyndham, n'en doutons pas, fournira plus d'une fois, à mes chers lecteurs, l'occasion de former des comparaisons agréables à leurs cœurs. Ils retrouveront en elle ces vertus qu'ils chérissent dans leurs propres mères; et alors quelle joie! quelle satisfaction pour eux! si toutefois, ils n'ont pas à regretter les tendres soins ni les caresses de celle qui leur a donné le jour.

Le plus âgé des enfants de M. Wyndham, était une fille, nommée Émilie.

Elle avait à peine, à l'époque où commence cette histoire, atteint sa quatorzième année, et déjà elle faisait concevoir l'espérance de toutes les vertus aimables. Je dis qu'elle *faisait concevoir l'espérance*, parce que, à cette époque de la vie, le caractère n'étant pas suffisamment développé, ne peut être déterminé d'une manière précise. Mais aussi elle n'avait point été élevée suivant le système alors en usage; ses parents en avaient senti tout l'inconvénient, et avaient rejeté cette méthode qui, en avançant l'été de la vie, en abrège le printemps, et presse la maturité d'un fruit qui reste toujours sans éclat et sans goût.

Émilie, quoique d'une complexion extrêmement délicate, avait été ac-

coutumée de bonne heure au travail, ce qui avait contribué à donner à son corps la vigueur que lui avait refusée la nature, et à sa physionomie une fraîcheur de coloris qui relevait agréablement ses charmes. Ce n'était pas une beauté, mais elle avait une figure qui plaisait; la santé qui brillait sur son visage, le sourire de la modestie qui ne s'effaçait jamais de dessus ses lèvres, la timidité de son regard, l'innocence et la candeur empreintes sur son front, tout cela lui donnait des agréments infiniment préférables à cette froide régularité de traits, qui n'est pas toujours accompagnée de ces grâces dont le cœur est la source. On aurait pu lire sur sa figure l'excellence de son ca-

retirait à la campagne dans une charmante habitation qu'il avait fait construire des produits de son industrie, et où il se plaisait à répandre, d'une main libérale, parmi les pauvres du voisinage, une partie des biens que son père lui avait laissés en mourant. Mais ce n'est pas de M. Wyndham seulement que je prétends parler : sa bienfaisance, sa probité, et les différentes vertus dont il était doué, pourraient bien, il est vrai, n'être pas indignes d'occuper un talent supérieur au mien, et il m'arrivera même quelquefois de le faire paraître avec assez d'avantage dans les pages suivantes; mais, puisque je m'adresse à de jeunes lecteurs, il est probable que ce qui regarde ses enfants aura pour eux plus d'at-

traits, et les intéressera davantage. Ce sont leurs dispositions naturelles, leur conduite, et leurs manières que je me propose de retracer. Le caractère le plus aimable que je puisse donner à M. Wyndham dans le tableau que je vais décrire, c'est celui de père; et M^{me} Wyndham, n'en doutons pas, fournira plus d'une fois, à mes chers lecteurs, l'occasion de former des comparaisons agréables à leurs cœurs. Ils retrouveront en elle ces vertus qu'ils chérissent dans leurs propres mères; et alors quelle joie! quelle satisfaction pour eux! si toutefois, ils n'ont pas à regretter les tendres soins ni les caresses de celle qui leur a donné le jour.

Le plus âgé des enfants de M. Wyndham, était une fille, nommée Émilie.

Elle avait à peine, à l'époque où commence cette histoire, atteint sa quatorzième année, et déjà elle faisait concevoir l'espérance de toutes les vertus aimables. Je dis qu'elle *faisait concevoir l'espérance*, parce que, à cette époque de la vie, le caractère n'étant pas suffisamment développé, ne peut être déterminé d'une manière précise. Mais aussi elle n'avait point été élevée suivant le système alors en usage; ses parents en avaient senti tout l'inconvénient, et avaient rejeté cette méthode qui, en avançant l'été de la vie, en abrège le printemps, et presse la maturité d'un fruit qui reste toujours sans éclat et sans goût.

Émilie, quoique d'une complexion extrêmement délicate, avait été ac-

coutumée de bonne heure au travail, ce qui avait contribué à donner à son corps la vigueur que lui avait refusée la nature, et à sa physionomie une fraîcheur de coloris qui relevait agréablement ses charmes. Ce n'était pas une beauté, mais elle avait une figure qui plaisait; la santé qui brillait sur son visage, le sourire de la modestie qui ne s'effaçait jamais de dessus ses lèvres, la timidité de son regard, l'innocence et la candeur empreintes sur son front, tout cela lui donnait des agréments infiniment préférables à cette froide régularité de traits, qui n'est pas toujours accompagnée de ces grâces dont le cœur est la source. On aurait pu lire sur sa figure l'excellence de son ca-

ractère et la pénétration de son esprit. Dans ses yeux se réfléchissaient, comme dans un miroir, tous les mouvements de son cœur; elle était sans déguisement, et ses grâces, qu'elle tenait de la nature, étaient bien plus nobles et plus attrayantes que celles qu'auraient pu lui prêter l'art et l'affectation. Mais son caractère se fera bientôt connaître, et il vaut mieux passer à celui de son frère et de ses sœurs. Le second enfant de M. Wyndham, était un fils d'environ douze ans. Il se nommait Arthur, et ne méritait pas moins qu'Émilie de partager l'affection de ses parents. Il était d'un caractère naturellement vif et impétueux; son père et sa mère n'avaient rien négligé pour en répri-

mer l'ardeur, et avaient si bien réussi, qu'on pouvait dire que sa conduite était à peu près exempte de toute espèce de reproche. Quelquefois cependant, son impatience naturelle lui attirait des désagréments; mais ce n'était pas ce qui déplaisait le plus à M. et à M^{me} Wyndham, parce que, disaient-ils, cela servait à lui prouver combien ils avaient raison de lui défendre de se laisser emporter à la vivacité de son caractère. Il avait un bon jugement, une grande sensibilité, et une tendresse de cœur, qui se faisait particulièrement sentir dans sa conduite à l'égard de ses sœurs. Parmi celles-ci, c'était surtout à la seconde qu'il donnait les plus grandes démonstrations d'ami-

tié : hélas ! c'est qu'elle avait besoin de toutes ses attentions : elle avait environ neuf ans ; son nom était Hélène, et elle avait eu le malheur, dans sa plus tendre enfance, de perdre la vue à la suite d'une violente maladie ; de sorte qu'elle était alors entièrement aveugle, et ses beaux yeux, couverts d'un épais nuage, tournaient tristement dans leurs orbites, sans recevoir aucun rayon de lumière. Elle était si jeune à l'époque où ce malheur lui était arrivé, qu'il ne lui restait aucune idée des objets qu'elle avait pu voir ; elle ne savait ce qu'on voulait lui dire quand on lui parlait du soleil, de la lune et de mille autre choses dont on lui vantait la beauté ; mais ce qui affectait le plus

sensiblement son cœur, c'était de ne savoir pas comment étaient son père et sa mère!

La plus jeune était encore une petite fille, de l'âge d'environ sept ans, qui se nommait Maria. Jolie, agréable et douce de caractère, elle était chérie de toute la famille, qui en faisait ses délices. — De cette manière, M. et M^{me} Wyndham auraient été parfaitement heureux du côté de leurs enfants, si ce n'eût été le malheur de la pauvre Hélène; malheur dont ils se trouvaient néanmoins en partie consolés par les tendres soins que lui prodiguaient son frère et ses sœurs, et par le touchant intérêt qu'ils prenaient à sa situation. A l'époque que j'ai choisie pour le commencement de ces anec-

doles, la famille de M. Wyndham venait de passer l'hiver à Londres, et se disposait à se retirer à la campagne, dans une maison qu'ils avaient à Belleville. Les enfants, au comble de la joie, se réjouissaient du plaisir que leur causait l'idée d'un pareil changement; et chacun s'empressait de faire ses paquets, à l'exception d'Hélène, qui était assise auprès d'une fenêtre, n'ayant d'autre occupation que celle d'écouter leur conversation.

ARTHUR. Émilie, ne seras-tu pas bien aise de revoir tes oiseaux?

ÉMILIE. Oh! oui, je t'assure, pourvu que l'hiver ne les ait pas fait périr; mais j'ai chargé Jeannette d'émietter du pain dans les allées de noisetiers, et j'espère que le nombre de mes pe-

lits pensionnaires ne sera pas diminué. Mais je me flatte de l'espoir d'un plaisir bien plus grand.

ARTHUR. Quel est-il, Émilie ?

ÉMILIE. Est-ce que tu ne devines pas, mon frère ?

ARTHUR. Oh ! palsembleu , je parie que c'est de voir la petite Charlotte Neville.

ÉMILIE. Mais il n'est pas nécessaire, mon frère, de dire *palsembleu*.

HÉLÈNE (*souriant*). C'est bien, ma sœur : je suis contente que tu lui fasses cette observation ; je n'aime pas à l'entendre parler ainsi.

ARTHUR. Et si je l'aime, moi ! cela me suffit ; vous n'avez pas besoin de vous donner la peine de chercher à corriger mon langage.

HÉLÈNE. Mais tu sais bien, Arthur, que papa n'approuve pas que tu te serves de ces expressions.

ARTHUR. Eh bien! papa n'a pas besoin de vous pour me le dire.

HÉLÈNE. Mais ne...

ÉMILIE. Chut! ma chère Hélène. — Arthur, ne te mets pas en colère. Voyons, de quoi parlions-nous?

MARIA. Oh! de Charlotte Neville, et je serai bien aise de la voir aussi. Je lui montrerai ma nouvelle poupée, et la voiture que M. Jones m'a donnée, et puis ce livre neuf. — Regardez, quelles jolies images! — C'est *la maison que Pierre a bâtie* *. — Qu'est-ce

* Le joli jeu *la maison que Pierre a bâtie*, cahier in 16, orné de 10 gravures — Prix : 70 cent., et avec les figures coloriées, 90 cent., à la Librairie de LEBUY.

que c'était que Pierre, ma sœur?

HÉLÈNE. Comme elle fait aller sa petite langue!

ARTHUR. Mais, Émilie, pour te faire une question plus importante que celle de Maria, sais-tu comment se porte M^{me} Neville?

ÉMILIE. Ah! maman dit qu'elle est très-mal, en vérité.

ARTHUR. Est-ce que cela ne fait pas de la peine à maman?

ÉMILIE. Certainement; car tu sais quelle amitié les a toujours unies. Perdre M^{me} Neville, ce serait pour maman la même chose que pour Hélène, s'il nous arrivait de mourir; elles se sont toujours aimées comme des sœurs.

HÉLÈNE. Mourir! je n'entends pas cela. Je serais bien embarrassée de m'en faire une idée.

ÉMILIE (*à Arthur, avec les larmes aux yeux*). Pauvre petite, comme elle m'affecte! elle dit qu'elle ne peut pas s'en faire une idée. Hélas! que de choses elle est condamnée à ignorer par suite de la privation de la vue!

HÉLÈNE. Mais Émilie, tu ne me réponds pas; dis-moi donc ce que c'est que mourir?

ÉMILIE. Tu me fais là une question à laquelle il ne m'est pas facile de répondre, ma chère Hélène. Tout ce que je puis te dire, c'est que lorsqu'on est mort, on n'est plus susceptible d'aucun sentiment; il semble qu'on soit endormi, excepté qu'on ne respire

pas, et qu'on ne se réveille plus.

HÉLÈNE. Je ne t'entends pas parfaitement. Mais j'en sais assez pour pouvoir dire que maman ne serait pas aussi sensible à la mort de M^{me} Neville que je le serais à la vôtre. Car si vous étiez toujours endormis, vous ne pourriez pas me mener promener, vous ne me raconteriez pas ces histoires qui m'amusent tant, au lieu que maman peut marcher toute seule, elle peut lire et travailler; mais, moi, je ne puis rien faire de tout cela. Oh! la chose est bien différente!

ARTHUR. Ne parle pas de cela, ma chère Hélène, tu nous attristes.

MARIA. Et voilà Émilie qui pleure!

HÉLÈNE. Où est-elle? où est-elle? conduis-moi vers elle, Maria.

ÉMILIE. Me voilà, ma chère sœur.

Émilie courut en même temps à elle, l'embrassa, et la conversation se termina là pour cette fois. Le lendemain matin, ils partirent tous ensemble pour Belleville où ils arrivèrent le soir, trop fatigués pour désirer autre chose que de s'aller coucher. Le jour suivant, ils se levèrent de très-bonne heure. Les petites filles furent bientôt habillées; elles coururent aussitôt frapper à la porte d'Arthur, qui leur ouvrit, et ils descendirent tous ensemble dans le jardin. Arthur, à qui son impatience et sa vivacité ne permettaient guère de régler son pas sur celui de ses sœurs, se trouva bientôt à quelque distance devant elles. Il était suivi de près par la petite Maria, qui sautillait

d'un endroit à l'autre comme un petit oiseau, et faisait mille exclamations au sujet des arbres et des fleurs dont elle admirait la beauté. Émilie prêtait son bras à Hélène; elle continua de se promener tranquillement sur la terrasse, qui dominait un paysage charmant, et où elles eurent la conversation suivante :

HELENE. Je sens que l'air est chaud et agréable. Mais, entends-tu les oiseaux? comme leurs chants sont pleins de douceur!

ÉMILIE. Il fait une belle matinée : le printemps renaît dans toute sa beauté, et les oiseaux célèbrent par leurs chants joyeux, le retour de celui qui leur ramène la verdure.

HELENE. Eh bien! Arthur et Maria

s'en sont allés, je n'entends plus leurs voix. Et toi, ma chère Émilie, que tu es bonne de rester avec moi! Si tu veux me conduire sur un banc, je resterai là assise, et tu pourras courir aussi.

ÉMILIE. Non, ma chère Hélène, je ne m'en sens pas du tout l'envie.

HÉLÈNE. Que tu es bonne! tu dis cela, parce que tu ne veux pas me faire regretter de te retenir auprès de moi. Oh! oui, je le vois bien, je ne dois jamais être malheureuse, puisque j'ai d'aussi bons parents. Mais, Émilie, ne viens-tu pas de me dire qu'il fait une belle matinée? Pourquoi faut-il que je ne puisse savoir ce que c'est qu'une belle matinée! Tu parles du soleil, et tu dis : *comme il brille! de quel res-*

*plendissant éclat il est environné ! Pour-
quoi suis-je la seule pour laquelle il
brille en vain ! je ne puis m'empêcher
de soupirer en y pensant !*

ÉMILIE (*l'embrassant*). Et moi aussi,
ma chère Hélène, cela me fait soupi-
rer ; cette idée me rend aussi triste
que toi. Mais ne dis pas que le soleil
brille inutilement pour toi : il est
vrai que tes yeux ne peuvent jouir de
la beauté de son spectacle : mais c'est
par son influence que l'air est échauffé
et purifié ; c'est sa présence qui ré-
jouit les oiseaux et les excite à chan-
ter ; c'est lui, c'est la chaleur de ses
rayons qui favorise la végétation de
ces fleurs dont tu respirez si agréa-
blement les parfums. Ainsi donc, ma
chère sœur, tu vois que le soleil ne

brille pas en vain, même pour toi.

HÉLÈNE. Cela est vrai; je ne devrais pas me plaindre. Mais il y a tant de choses que je ne comprends pas, tant de mots qui n'ont point de signification pour moi! L'autre jour encore, lorsque tu fus sortie de la chambre, M. Thompson dit à maman : Mademoiselle Wyndham devient bien jolie, elle est charmante, en vérité. — Non, monsieur, dit maman, ce n'est pas qu'elle soit très-jolie, mais c'est une excellente fille. — Que voulait-elle dire par *jolie*, et pourquoi maman disait-elle que tu ne l'étais pas?

ÉMILIE. Maman avait raison : il disait cela, parce qu'il pensait lui faire plaisir.

HÉLÈNE. Mais comment cela? est-ce

que maman serait contente que tu fusses jolie? pourquoi donc alors ne l'es-tu pas!

ÉMILIE. Non, maman est trop juste, elle ne m'en n'aimerait pas davantage, quand je serais jolie. Il n'y a que les gens peu réfléchis à qui cette chose là plaise.

HÉLÈNE. Ah! M. Thompson, ce n'est pas bien de prendre maman pour une personne peu réfléchie! Mais comment se fait-il que tu ne puisses pas être jolie?

ÉMILIE. Ma chère, il ne m'est pas plus possible à moi de me rendre jolie, qu'à toi de te faire voir clair. Pour être jolie, il faut avoir des traits réguliers, un beau teint, et une physionomie agréable : autant de choses

que nous ne pouvons tenir que de Dieu seul. Beaucoup de personnes sont douées de ces avantages; mais ce ne sont pas toujours les plus heureuses. Leur beauté les rend souvent vaines et orgueilleuses; elles ne songent qu'à en relever les charmes, et elles se font une étude particulière de savoir comment elles s'habilleront. Elles sont paresseuses, frivoles et inutiles à la société. Dans leur enfance, elles ne font aucune attention à leurs parents; et lorsqu'elles deviennent mères elles-mêmes, elles ne s'inquiètent point de leurs enfants. Telles sont les idées de maman à ce sujet. — Ce sont presque ses propres expressions. Mais cette règle n'est pas sans exceptions; il y en a qui sont jolies, et savent, par la solidité

de leur esprit, leurs qualités morales, et leurs vertus, ajouter un nouveau lustre à leur beauté.

HÉLÈNE. Je t'entends un peu; mais je ne puis me faire une idée exacte de la beauté.

ÉMILIE. Sens cette fleur, Hélène; son parfum ne flatte-t-il pas agréablement ton odorat?

HÉLÈNE. Oui, il est délicieux.

ÉMILIE. Et cet oiseau, n'aimes-tu pas à l'entendre chanter?

HÉLÈNE. Oui, certainement.

ÉMILIE. Eh bien! l'œil éprouve de pareilles sensations „: lorsqu'il voit quelque chose de joli; il s'en trouve aussi agréablement flatté que ton oreille l'est par l'harmonie des sons et

ton odorat par la douceur des parfums.

HÉLÈNE. Tu me donnes là une idée parfaite de la vue, du moins, je le crois ainsi. Si jamais il plaît Dieu de rouvrir mes yeux à la lumière, je te dirai si tu m'avais donné une notion exacte de leurs avantages.

Elles prononça ces mots d'un ton si plein de sentiment qu'Émilie ne put s'empêcher de répandre quelques larmes; et Hélène, attendrie par leur conversation, se mit à pleurer aussi. Dans ce moment Arthur et Maria venaient à eux en courant; ils étaient essoufflés, et riaient à gorge déployée; mais la joie disparut bientôt de dessus leurs visages, et fit place à un air grave et sérieux, lorsqu'ils virent la tristesse de leurs sœurs.

MARIA. Quoi donc ! vous pleurez parce que nous vous avons quittées pour courir, n'est-il pas vrai ? eh bien ! consolez-vous ; vous allez courir aussi ; nous conduirons Hélène par la main.

ARTHUR. Laisse-nous donc tranquilles ; que tu es simple ! Est-ce que tu t'imagines qu'elles pleureraient parce que nous les avons laissées ? Non, non, bien au contraire, nous ne faisons que les ennuyer.

ÉMILIE. Pourquoi dis-tu cela, mon frère ?

ARTHUR. C'est que nous sommes si babillards, et vous si sérieuses, et si bonnes. Mais, voyons, qu'est-ce que c'est que tout cela ? qu'est-ce qui vous fait pleurer ? sont-ce les tristes aven-

tures de Cendrillon, ou la déplorable histoire de Barbe-Bleue?

ÉMILIE. Quelle sottise est-ce que tu nous dis là!

ARTHUR. Mais tu ris; bien! c'est tout ce que je voulais, ainsi ma sottise a réussi, et Hélène aussi, rit : c'est bien! mais savez-vous qu'il est bientôt l'heure de déjeuner? J'imagine qu'on nous attendra. Viens, Hélène, appuie-toi sur moi; Émilie, prends-lui son autre bras. Et toi, petit chat, va devant annoncer que nous arrivons.

Ils regagnèrent alors la maison, et quand le déjeuner fut fini, les enfants se mirent à s'entretenir avec leur mère de leurs courses et de leurs amusements du matin. Hélène venait de sortir, et Émilie gardait le silence. M^{me} Wyndham

s'en aperçut, et lui demanda comment elle avait trouvé ses oiseaux et ses abeilles.

ÉMILIE. Je ne les ai pas vus, maman.

M^{me} WYNDHAM. Comment cela, ma chère enfant?

ÉMILIE. Je me suis promenée sur la terrasse avec Hélène, et il ne m'a pas paru qu'elle fût disposée à courir jusque dans l'allée des coudriers; c'était si loin!

M^{me} WYNDHAM. Comment donc, tu étais toute seule avec Hélène? Arthur et Maria s'en étaient allés courir, n'est-ce pas?

ÉMILIE. Oui, maman, mais...

M^{me} WYNDHAM. C'est bien, ma chère amie, je ne leur en veux pas faire des reproches sévères; j'aime à croire que

ce n'est qu'à leur légèreté qu'il faut attribuer ce défaut d'attention, mais ils auraient bien dû réfléchir cependant, que toi, qui aimes tant les oiseaux et les abeilles, tu ne serais pas moins jalouse qu'eux de les voir aussi; ils auraient donc dû t'offrir de rester auprès d'Hélène. Si tu n'eusses pas été plus raisonnable qu'eux, la pauvre enfant serait restée seule.

ARTHUR. Maman, je croyais qu'Émilie et Hélène nous auraient suivis.

ÉMILIE. Je ne doute pas, Arthur, que ce ne fût là ton idée, et c'est probablement ce que nous aurions fait, si nous ne nous fussions insensiblement engagées dans une conversation qui me plaisait infiniment plus que de voir mes oiseaux. Ainsi donc, maman, je t'en prie,

ne sois pas fâchée contre mon frère, ni contre ma sœur.

ARTHUR (*avec chaleur*). Tu es trop bonne pour nous, Émilie. Quant à Maria qui n'est qu'un enfant, elle est excusable; mais, moi, je ne le suis guère de n'avoir pas mieux su ce qu'il convenait de faire dans cette circonstance.

M. WYNDHAM. C'est bien, Arthur, j'aime à te voir faire le sincère aveu de ta faute.

M^{me} WYNDHAM. Cela vaut infiniment mieux que toutes les excuses que tu pourrais alléguer pour ta justification. N'en parlons donc plus; seulement je te recommande d'imiter les soins et l'attention d'Émilie pour sa sœur. Modérez, mes chers enfants,

cette ardeur qui me plaira toujours en vous, tant qu'elle ne portera aucune atteinte aux amusements d'Hélène. *Pauvre petite! elle est aveugle*, et par cela même elle se trouve très bornée dans le cercle étroit de ses plaisirs; ils dépendent tous de notre attention. Ainsi, je vous en prie, dans cette circonstance comme dans toutes les autres, faites ce que vous voudriez qui vous fût fait.

A ces mots : *Pauvre petite! elle est aveugle*, au ton pathétique avec lequel ils furent prononcés, les larmes brillèrent dans les yeux d'Émilie et d'Arthur. Ils embrassèrent tous deux leur mère, et elle comprit par-là la promesse que lui faisaient leurs cœurs, de ne jamais négliger le malheureux

objet de leurs soins. Hélène rentra dans ce moment, et l'on se mit aussitôt à prendre les occupations du matin. Émilie et Maria travaillaient à coudre ou à broder, tandis qu'Arthur faisait la lecture à haute voix; et Hélène s'occupait à faire des nœuds, en écoutant son frère. Mais Arthur fut bientôt obligé de quitter leur société, pour aller prendre sa leçon de latin avec son père. Émilie prit alors le livre, le repassa ensuite à Maria, et un instant après se mit à son clavecin, qu'Hélène entendait avec beaucoup de plaisir. Elle était passionnée pour la musique, avait une assez jolie voix, et chantait agréablement plusieurs chansons. Pendant ce temps-là, Maria prenait sa leçon d'écriture avec sa

mère. Enfin, lorsque chacun se fut acquitté de ses devoirs, M^{me} Wyndham fit mettre les chevaux à la voiture, et partit accompagnée de ses trois filles, pour aller faire un tour de promenade. Elle dit au cocher de les conduire chez M^{me} Neville. Elle avait autant d'impatience de la revoir, que ses enfants d'embrasser leur petite camarade de jeu, pour laquelle ils avaient rapporté plusieurs joujoux de Londres.

Quand la voiture se fut arrêtée à la porte, la petite Charlotte arriva en courant, et aussitôt les enfants de M^{me} Wyndham, mettant pied à terre, se disputèrent en quelque sorte à qui l'embrasserait la première. — Oh ! je suis si contente de vous voir, s'écria

Charlotte; maman pensait que vous viendriez aujourd'hui. — Comment se trouve-t-elle aujourd'hui, ta maman, ma chère amie? demanda M^{me} Wyndham. — Oh! bien mal, en vérité, répondit la petite fille. Elle est bien faible maintenant; elle ne peut plus se promener avec moi du tout. M^{me} Wyndham soupira profondément, et prit par la main la petite Charlotte qui les conduisit dans le salon où se trouvait M^{me} Neville. M^{me} Wyndham l'embrassa avec une cordialité qui attestait leur longue amitié, leurs yeux en même temps se mouillèrent de larmes; mais c'était, dans M^{me} Neville, l'effet de la joie qu'elle ressentait en voyant son amie; au lieu que les larmes qui s'échappaient des yeux de M^{me} Wyndham,

étaient des larmes de tristesse; c'était la vue de l'altération qu'avait produite l'espace de quelques mois, sur le visage de M^{me} Neville, qui les lui arrachait. Surpris de la pâleur qui était répandue sur tout son visage, les enfants la regardaient tristement et sans proférer une seule parole, tandis qu'Émilie, les larmes aux yeux, prenait la petite Charlotte sur ses genoux, et la caressait d'un air plein d'intérêt. Enfin, M^{me} Wyndham, surmontant son émotion, rompit ainsi le silence :

M^{me} WYNDHAM. Vous m'attendiez donc, ma chère amie?

M^{me} NEVILLE. Oui, je savais que votre bonté vous engagerait à me venir voir le plus tôt possible. Combien je

suis heureuse de vous voir! j'ai mille choses à vous dire.

M^{me} WYNDHAM. Je suis également impatiente de converser avec vous; mais ne vous fatiguez pas, notre arrivée vous a occasionné quelque dérangement. Dites-moi, trouvez-vous que mes enfants grandissent? c'est là une des premières questions que fait une mère.

M^{me} NEVILLE (*souriant*). Je le sais par expérience. Ma chère Émilie, viens auprès de moi; comme elle s'est développée! elle a beaucoup gagné, en vérité.

ÉMILIE. Vous êtes toujours trop bonne à mon égard, madame, j'ai un plaisir infini à vous voir, ainsi que ma chère petite Charlotte.

M^{me} NEVILLE. Charlotte est heureuse, ma bien-aimée, de posséder votre affection, mais je n'oublie pas mes autres amis.

Elle embrassa alors Maria et Hélène, tandis que M^{me} Wyndham prenait Charlotte sur ses genoux.

M^{me} NEVILLE. Avec quel plaisir je la vois dans vos bras ! ah ! mon amie.

Elle s'arrêta là ; une émotion soudaine l'empêchait d'en dire davantage, et la petite figure de Charlotte se couvrit de tristesse, quand elle vit sa mère verser des larmes. — Pourquoi pleures-tu, maman ? dit-elle : tu disais que tu serais si heureuse quand M^{me} Wyndham viendrait. — Chut ! petite parleuse, dit M^{me} Wyndham à voix basse. — M^{me} Neville se remettant

alors un peu, essuya ses larmes, et continua :

M^{me} NEVILLE. Ma chère amie, j'ai tant de choses à vous dire, et mon cœur se sentira tellement soulagé lorsqu'il se sera ouvert à vous, que vous ne me refuserez pas un instant d'entretien.

M^{me} WYNDHAM. Comme il vous plaira; mais je crains que la fatigue...

M^{me} NEVILLE. Non, non, j'y suis absolument insensible maintenant. Je ne sais pas combien de temps encore j'ai à tenir ce langage; mais il ne faut jamais remettre au lendemain, ce que nous pouvons faire aujourd'hui, surtout lorsque notre santé nous avertit que nous n'avons plus que peu d'instant à vivre.

Elle prononçait ces paroles avec un doux sourire ; mais M^{me} Wyndham dont le cœur se réveillait à tous les sentimens de l'humanité, détourna la tête pour cacher ses larmes.

M^{me} NEVILLE. Charlotte, emmène Hélène et Maria dans ta chambre ; vous avez plusieurs nouveaux joujoux pour vous amuser.

MARIA. Oh ! et puis nous en avons apporté plusieurs pour elle , n'est-ce pas, Émilie ? Ils sont dans ce panier ; maman, puis-je l'ouvrir ?

M^{me} WYNDHAM. Emportez-le avec vous, mes chers enfans ; vous l'ouvrirez dans la chambre voisine.

La petite Charlotte prit Maria par la main, et la conduisit en sautillant dans

sa chambre. Émilie se leva pour accompagner Hélène.

M^{me} NEVILLE. M^{lle} Wyndham, quand vous aurez conduit votre sœur, vous reviendrez ici, n'est-ce pas?

ÉMILIE. Si cela vous fait plaisir, Madame, et que maman veuille bien me le permettre.

M^{me} NEVILLE. J'en serais charmée.

M^{me} WYNDHAM. Oui, ma chère amie, tu reviendras.

Émilie fit une révérence, et revint quelques minutes après.

M^{me} Neville garda le silence un instant; elle tremblait; son visage changeait de couleur, et elle paraissait si vivement affectée, qu'Émilie redoutait de lui voir ouvrir la bouche.

M^{me} Wyndham pressa la main de son

amie, qu'elle tenait dans la sienne, et entama la conversation sur le chapitre de Charlotte.

M^{me} NEVILLE. Elle seule, il est vrai, fait tout mon bonheur : je n'en ai point d'autre dans ce monde ; et, si j'en excepte votre amitié, elle est le seul lien qui m'attache encore à la terre. Ma chère Emilie, depuis bien des années que j'ai le bonheur de vous connaître, quel charme votre affection n'a-t-elle pas répandu sur ma vie ? avec quel plaisir secret mon cœur se rappelle les mille preuves que vous m'avez données de votre attachement. Mais j'ai peut-être été quelquefois ingrate à votre égard ; je n'ai pas toujours été aussi modérée que j'aurais dû l'être, il a pu m'arriver de me laisser empor-

ter aux premiers mouvements de mon impatience; et je n'ai pas toujours eu pour vous toute cette bonté que commandait votre douceur. Si j'ai ces torts à me reprocher, pardonnez-les moi *maintenant!*

M^{me} WYNDHAM. Ah! Charlotte, mon amie! ma chère amie!

M^{me} NEVILLE. Mon cœur a toujours entendu le langage des vôtres, et il l'entend encore; mais je vous chagrine. Émilie, ma chère amie, je vous ai priée de rester avec nous parce que j'ai toujours reconnu en vous une discrétion au-dessus de votre âge. Vous avez un cœur bon et sensible; nourrissez-en toujours les excellentes dispositions. Vous souffrez de me voir ainsi consumée de langueur. Mais,

ma jeune amie, l'aspect de la mort n'a plus rien d'effrayant pour moi; que la leçon que je vous donne en ce jour, se grave profondément dans votre âme; elle pourra servir à fortifier vos généreux sentiments et à vous affermir dans le sentier de la vertu. Je vois approcher mon dernier instant, d'un œil calme et tranquille. La religion est là qui me soutient, et me prodigue ses consolations.

Elle s'arrêta; car elle était épuisée de parler : M^{me} Wyndham et sa fille étaient trop émues pour pouvoir répondre. Mais un instant après, la malade reprit ainsi la parole :

M^{me} NEVILLE. Pardonnez si je vous entretiens aussi longtemps de moi-même; c'est pour vous préparer à un

événement qui, dans quelques jours, dans quelques heures, peut-être, doit s'accomplir. Ma chère Émilie, ne vous affectez pas aussi vivement, tranquillisez-vous.

M^{me} WYNDHAM (*l'embrassant, les larmes aux yeux*). Ah! Charlotte, pourquoi nous attrister ainsi! espérons qu'enfin votre santé se rétablira.

M^{me} NEVILLE. Non, non, ne l'espérez pas, pourquoi même le désireriez-vous? pourquoi voudriez-vous me rappeler à un monde que je suis prête à quitter maintenant! Qui sait si dans quelques années d'ici, j'aurais la même force pour briser les liens qui m'y attachent! soyez persuadée, néanmoins, que rien n'a été négligé; mais tous les remèdes du monde ne

seraient pas capables de prolonger plus longtemps mon existence.

Émilie, les yeux baignés de pleurs, regardait de temps en temps sa mère, et la voyait changer de couleur, toutes les fois qu'elle craignait de voir madame Neville s'évanouir ; elle ne faisait entendre aucun parole ; mais une émotion soudaine trahissait ses craintes. Madame Wyndham s'en aperçut, et lui fit signe de la main de ne point se lever ; puis, par un effort extraordinaire de courage, elle dit avec calme : — Je ne veux point troubler le repos de votre âme, ma chère amie ! — Puisse Dieu m'en accorder autant à l'heure de ma mort !

Il semblait que ces paroles eussent porté la mort dans le tendre cœur

lus

ni

ep

28

t



*Je promets, mon cœur promet avec moi de
l'aimer tendrement.*



d'Émilie; elle se cacha le visage dans ses mains et répandit un torrent de larmes. Pendant ce temps-là, madame Wyndham et M^{me} Neville se regardaient l'une l'autre; mais elles ne s'apercevaient point de l'émotion d'Émilie, qui se hâta de surmonter sa douleur pour encourager par son exemple, l'admirable fermeté de sa mère. Lorsqu'elles eurent toutes repris un peu leurs esprits, M^{me} Neville dit :

Encore quelques mots, quoiqu'il m'en coûte de vous chagriner. Je quitterais ce monde avec plaisir, mais un seul regret m'en empêche, ma petite Charlotte!... Elle se tut, et M^{me} Wyndham la regarda d'un air attendri.

M^{me} NEVILLE. Elle est si jeune, qu'elle ne pleurera pas longtemps ma perte;

elle l'aura bientôt oubliée. Mais hélas! dans la suite, comme elle la sentira cruellement! La perte d'une mère pour une fille est infiniment plus grande qu'elle ne peut se le figurer.

M^{me} WYNDHAM. Ah, Charlotte! n'avez-vous pas une amie à qui vous puissiez confier ce pieux et sacré dépôt?

M^{me} NEVILLE. Oui, cela est vrai; mais voudra-t-elle, pourra-t-elle se charger...

M^{me} WYNDHAM. Pouvez-vous en douter, n'avez-vous pas lu dans mon cœur?

M^{me} NEVILLE. Je n'en ai jamais douté; mais vous avez tant de devoirs, tant d'obligations...

M^{me} WYNDHAM. Multiplier nos obligations, c'est multiplier les sources de notre bonheur et de nos jouissances,

lorsque nous savons nous en acquitter convenablement. Et puis, voilà Émilie qui cesse d'être un enfant; je ne doute pas qu'elle ne prenne plaisir à partager avec moi le soin d'élever et d'instruire votre chère enfant.

Émilie se leva précipitamment et se jeta à genoux devant sa mère et madame Neville : — « Ecoute-moi, maman, s'écria-t-elle d'un ton plein d'émotion; permets-moi, car je n'ose rien faire sans ton approbation, permets-moi de promettre que je servirai de mère à ma petite Charlotte. Je suis jeune, il est vrai; mais mon cœur, au milieu de cette scène touchante, a fait des progrès plus rapides et plus réels que ceux qu'auraient pu lui faire faire l'expérience des années. Je promets, mon

ma jeune amie, l'aspect de la mort n'a plus rien d'effrayant pour moi; que la leçon que je vous donne en ce jour, se grave profondément dans votre âme; elle pourra servir à fortifier vos généreux sentiments et à vous affermir dans le sentier de la vertu. Je vois approcher mon dernier instant, d'un œil calme et tranquille. La religion est là qui me soutient, et me prodigue ses consolations.

Elle s'arrêta; car elle était épuisée de parler : M^{me} Wyndham et sa fille étaient trop émues pour pouvoir répondre. Mais un instant après, la malade reprit ainsi la parole :

M^{me} NEVILLE. Pardonnez si je vous entretiens aussi longtemps de moi-même; c'est pour vous préparer à un

événement qui, dans quelques jours, dans quelques heures, peut-être, doit s'accomplir. Ma chère Émilie, ne vous affectez pas aussi vivement, tranquillisez-vous.

M^{me} WYNDHAM (*l'embrassant, les larmes aux yeux*). Ah! Charlotte, pourquoi nous attrister ainsi! espérons qu'enfin votre santé se rétablira.

M^{me} NEVILLE. Non, non, ne l'espérez pas, pourquoi même le désireriez-vous? pourquoi voudriez-vous me rappeler à un monde que je suis prête à quitter maintenant! Qui sait si dans quelques années d'ici, j'aurais la même force pour briser les liens qui m'y attachent! soyez persuadée, néanmoins, que rien n'a été négligé; mais tous les remèdes du monde ne

seraient pas capables de prolonger plus longtemps mon existence.

Émilie, les yeux baignés de pleurs, regardait de temps en temps sa mère et la voyait changer de couleur, toutes les fois qu'elle craignait de voir madame Neville s'évanouir ; elle ne faisait entendre aucun parole ; mais une émotion soudaine trahissait ses craintes. Madame Wyndham s'en aperçut, et lui fit signe de la main de ne point se lever ; puis, par un effort extraordinaire de courage, elle dit avec calme : — Je ne veux point troubler le repos de votre âme, ma chère amie ! — Puisse Dieu m'en accorder autant à l'heure de ma mort !

Il semblait que ces paroles eussent porté la mort dans le tendre cœur





*Je promets, mon cœur promet avec moi de
l'aimer tendrement.*



d'Émilie; elle se cacha le visage dans ses mains et répandit un torrent de larmes. Pendant ce temps-là, madame Wyndham et M^{me} Neville se regardaient l'une l'autre; mais elles ne s'apercevaient point de l'émotion d'Émilie, qui se hâta de surmonter sa douleur pour encourager par son exemple, l'admirable fermeté de sa mère. Lorsqu'elles eurent toutes repris un peu leurs esprits, M^{me} Neville dit :

Encore quelques mots, quoiqu'il m'en coûte de vous chagriner. Je quitterais ce monde avec plaisir, mais un seul regret m'en empêche, ma petite Charlotte!... Elle se tut, et M^{me} Wyndham la regarda d'un air attendri.

M^{me} NEVILLE. Elle est si jeune, qu'elle ne pleurera pas longtemps ma perte;

elle l'aura bientôt oubliée. Mais hélas ! dans la suite, comme elle la sentira cruellement ! La perte d'une mère pour une fille est infiniment plus grande qu'elle ne peut se le figurer.

M^{me} WYNDHAM. Ah, Charlotte ! n'avez-vous pas une amie à qui vous puissiez confier ce pieux et sacré dépôt ?

M^{me} NEVILLE. Oui, cela est vrai ; mais voudra-t-elle, pourra-t-elle se charger...

M^{me} WYNDHAM. Pouvez-vous en douter, n'avez-vous pas lu dans mon cœur ?

M^{me} NEVILLE. Je n'en ai jamais douté ; mais vous avez tant de devoirs, tant d'obligations...

M^{me} WYNDHAM. Multiplier nos obligations, c'est multiplier les sources de notre bonheur et de nos jouissances,

lorsque nous savons nous en acquitter convenablement. Et puis, voilà Émilie qui cesse d'être un enfant; je ne doute pas qu'elle ne prenne plaisir à partager avec moi le soin d'élever et d'instruire votre chère enfant.

Émilie se leva précipitamment et se jeta à genoux devant sa mère et madame Neville : — « Ecoute-moi, maman, s'écria-t-elle d'un ton plein d'émotion; permets-moi, car je n'ose rien faire sans ton approbation, permets-moi de promettre que je servirai de mère à ma petite Charlotte. Je suis jeune, il est vrai; mais mon cœur, au milieu de cette scène touchante, a fait des progrès plus rapides et plus réels que ceux qu'auraient pu lui faire faire l'expérience des années. Je promets, mon

cœur promet avec moi, de l'aimer tendrement, d'avoir pour elle des attentions sans bornes! »

M^{me} Neville, attendrie jusqu'aux larmes, pressa affectueusement la main de cette charmante enfant, tandis que sa mère la tenait tendrement contre son sein : « Mais, Émilie, dit celle-ci, s'efforçant de cacher son émotion, penses-tu sérieusement à ce que tu dis? songe que la situation peut changer; et alors, serais-tu capable de tenir ta promesse? »

ÉMILIE. Ah! maman, je serais sa mère! et qui sait mieux que toi, toute l'étendue des devoirs qu'impose ce beau nom! Si je suis heureuse, Charlotte partagera mon bonheur; si je suis malheureuse, refusera-t-elle de prendre part

à mes peines? oh! non, j'en suis bien sûre; il faudrait qu'elle ne fût pas ma fille!

M^{me} WYNDHAM. Je suis convaincue : il ne s'agit plus maintenant que d'obtenir l'approbation de M^{me} Neville. — Il est vrai, ma chère Charlotte, qu'Émilie est jeune, mais son cœur est bon, et votre chère enfant sera encore sous mes yeux.

M^{me} NEVILLE. Oh! ne me faites pas l'injustice de croire que j'hésite un seul instant. Cette conversation a soulagé mon cœur d'un pesant fardeau. Mais, mes deux chères amies, où trouver des expressions pour vous témoigner toute ma reconnaissance?

M^{me} WYNDHAM. Cessez, ma chère

amie, cessez, je vous en prie, de tenir avec nous un pareil langage. Ne nous parlez jamais de ces remerciements. Mais cette conversation nous a trop vivement affectées, les unes et les autres. Va, Émilie, faire un tour de jardin et reviens avec tes sœurs.

Émilie obéit, et revint au bout d'un quart d'heure avec Hélène, Maria et la petite Charlotte qu'elle tenait par la main. Madame Wyndham la pria de les conduire à la maison, d'en prendre soin elle-même, et de dire à M. Wyndham qu'elle passerait le reste de la journée avec M^{me} Neville. Les enfants prirent donc congé de leur mère, et aussitôt qu'ils furent dans la voiture, Émilie prit

la petite Charlotte sur ses genoux. Elle l'embrassa de la manière la plus affectueuse; et lui ayant demandé si elle l'aimerait toujours, elle eut la satisfaction de l'entendre répondre que ce serait toujours un plaisir pour elle.







DEUXIÈME PARTIE.

Le soir, lorsque M^{me} Wyndham entra au logis, elle était sérieuse, mais ne laissait paraître aucune marque de tristesse. L'affection qu'elle avait pour son mari et ses enfants, ne lui permettait pas de troubler leur joie, en s'abandonnant à la douleur que lui faisaient éprouver intérieurement les progrès toujours croissants de la maladie de son amie. Elle se prêta

elle-même à leurs jeux innocents; et tandis qu'ils étaient assis autour de la table se livrant à leurs occupations ordinaires, elle se serait bien gardée de laisser échapper le moindre soupir, dans la crainte de faire passer la tristesse dans le cœur de ses tendres amies.

Emilie avait coutume, le soir, de prendre sa leçon de français; elle lisait l'histoire de Charles XII, roi de Suède, écrite en cette langue, et arriva enfin à un passage très intéressant que M^{me} Wyndham, suivant son usage, la pria de relire en anglais, ce qu'elle fit de la meilleure grâce du monde, et sans presque éprouver aucune difficulté.

M. WYNDHAM. Emilie a fait des pro-

grès; elle lit certainement mieux le français qu'elle ne faisait il y a quelque temps, et le traduit avec assez d'esprit et de facilité. C'est un grand point, dans une langue qu'on apprend. Ces petites phrases dont l'usage se reproduit à chaque instant, et la conversation proprement dite, peuvent bien avoir leur agrément, quelquefois même leur utilité; mais une langue n'est jamais bien connue, et l'on n'en retire jamais tous les avantages, que lorsqu'on est en état de la traduire librement et sans difficulté.

M^{me} WYNDHAM. Je suis parfaitement de votre avis : et je me plais à croire qu'Arthur étudiera le latin, dans le même esprit.

M. WYNDHAM. Je l'espère : il n'a

déjà plus besoin de *faire la construction*, et il commence à traduire. D'autant plus que ce que je viens de dire, s'applique plus particulièrement aux langues mortes qu'aux langues vivantes.

HÉLÈNE. Papa, qu'est-ce que tu entends par une langue *morte*?

M. WYNDHAM. C'est une langue, ma chère amie, qui n'est plus parlée par aucune nation. Le latin et le grec étaient primitivement les langues en usage parmi la plupart des peuples du continent. Mais maintenant elles ne sont plus guère en vigueur que parmi les savants; ce qui fait qu'on les appelle langues mortes. Une langue vivante est celle qui est parlée communément par tout le monde. Tels sont

aujourd'hui le français, l'anglais, l'italien, l'espagnol, et quelques autres encore.

HELENE. Merci, papa, je conçois très-bien maintenant.

M. WYNDHAM. Tu as raison de demander, ma chère enfant. Ne crains jamais de te faire expliquer ce que tu n'entends pas.

M. et M^{me} Wyndham passèrent le reste de la soirée à s'entretenir de ce qui s'était passé durant la journée. Madame Wyndham retraça, aussi bien que son émotion pouvait le lui permettre, la conduite d'Emilie chez madame Neville; et tous deux, dans un mutuel épanchement de leur cœur, s'applaudirent des aimables et heureuses dispositions de leurs enfants. Quel

bonheur pour ceux-ci, de faire ainsi les délices de leurs parents! mais qu'ils sont malheureux, qu'ils sont à plaindre, ceux qui abreuvent de fiel et d'amertume le cœur d'un père et d'une mère qui les aiment trop tendrement!

Le lendemain matin, lorsque les enfants eurent fait leur promenade accoutumée, Emilie vint chercher sa mère, qu'elle avait été surprise de ne point trouver dans la salle à manger. M^{me} Wyndham était presque habillée. — « Bonjour, ma chère maman, dit Emilie en entrant dans la chambre. Je craignais que tu ne fusses mal à ton aise ce matin, ne te voyant pas levée d'aussi bonne heure qu'à l'ordinaire. »

M^{me} WYNDHAM. Je te remercie, ma chère amie; je n'éprouve aucun malaise physique; seulement, n'ayant pas bien dormi la nuit, je me trouvais assoupie ce matin, à l'heure où j'aurais dû me lever.

ÉMILIE. Mais il me semble, maman, que tu n'es pas parfaitement bien; si mon papa voulait me permettre de faire son déjeuner, tu n'aurais pas besoin de te lever.

M^{me} WYNDHAM. Il ne s'y opposerait point, j'en suis sûre, ma bien-aimée : mais je ne le désire pas; je serai parfaitement à mon aise quand j'aurai déjeuné.

ÉMILIE. Mais, maman, j'ai bien peur que tu ne te fatigues trop à nous prodiguer les soins.

M^{me} WYNDHAM. Tu es trop prompt à t'inquiéter, ma chère amie, je ne suis nullement indisposée. Ce qui m'a empêchée de dormir, c'est seulement un malaise d'esprit, auquel je ne saurais mieux faire diversion qu'en m'occupant de vous.

ÉMILIE. Ah, maman!

M^{me} WYNDHAM. Quoi, ma fille! dis sans crainte ce que tu penses.

ÉMILIE. Je ne sais pas s'il me convient de le faire dans cette circonstance. Je crains de pénétrer trop avant dans des choses qui devraient être sacrées pour moi : ton chagrin et ton silence.

M^{me} WYNDHAM. Non, ma chère, depuis la preuve que tu m'as donnée de la sensibilité et de la bonté de ton

cœur, je ne te considère plus comme une enfant; mais tu mérites d'être appelée mon amie : parle donc sans hésiter.

ÉMILIE (*baisant les mains de sa mère*). De quelle reconnaissance ce titre me pénètre ! ah, si jamais je m'en rendais indigne, quelle peine serait assez grande pour m'en punir ?

M^{me} WYNDHAM. Tu la trouverais dans ton cœur.

ÉMILIE. Mais, maman, permets-moi alors de te demander comment il est possible que tu conserves la tranquillité, le repos de ton âme, quand je suis sûre que tu souffres ? Moi, quand j'ai du chagrin, je verse des larmes et je suis incapable de rien faire.

M^{me} WYNDHAM. Cependant, Emilie,

tu ne te laisses pas abattre comme M^{lle} Somerville.

EMILIE. Cela est vrai, maman : lorsque son petit frère était malade, elle restait toute la journée sur un lit; elle pleurait, ne prenait aucune nourriture, et ne cessait de répéter qu'elle mourrait de douleur.

M^{me} WYNDHAM. Pendant ce temps-là, M^{me} Somerville était assise au chevet de son fils malade, elle ne le perdait pas de vue un seul instant, pas même pour prendre du repos. Elle s'oubliait entièrement, pour ne songer qu'à lui; il n'y avait personne sur qui elle pût se reposer du soin de son fils. Dis-moi, Emilie, si tu avais été à la place de M^{lle} Somerville, qu'aurais-tu fait?

ÉMILIE. Certainement, j'aurais surmonté ma douleur, et cherché à aider, à consoler ma mère.

M^{me} WYNDHAM. Je n'en doute pas, ma bien-aimée. Ainsi donc, tu vois qu'aux yeux d'un esprit sain, le sentiment du devoir doit l'emporter sur celui de la douleur, et que nous ne devons jamais nous abandonner à l'un aux dépens de l'autre. M^{lle} Somerville a vécu longtemps avec une de ses tantes, qui a encouragé et fortifié en elle cette sensibilité nerveuse que tu lui as remarquée; de là vient que son esprit est si faible, que ses larmes coulent avec tant de facilité; elle ne cherche point à les retenir, elle s'en fait même une espèce de mérite; aussi elle est sans énergie, et n'est capable

que d'affaiblir le courage de ses amies. C'est de cette extrême sensibilité que je veux te défendre, de cette sensibilité qui prend sa source dans nos meilleurs sentiments, mais qui dégénère en faiblesse, avant que nous ayons pu nous en apercevoir, si nous nous y abandonnons sans contrainte.

ÉMILIE. Ah, maman ! je n'ai pas à craindre de tomber dans cette erreur, tant que je te prendrai pour modèle.

M^{me} WYNDHAM. Je ne négligerai rien du moins, pour ne te donner que de bons exemples ; c'est le devoir d'une mère.

Après le déjeuner, M^{me} Wyndham envoya un domestique savoir des nouvelles de la santé de M^{me} Neville, et apprit avec plaisir qu'elle se trouvait

un peu mieux. En conséquence elle proposa à M. Wyndham d'aller passer l'après-midi chez leurs voisins, M. et M^{me} Sidney. Elle avait l'intention de ne mener avec elle qu'Émilie et Arthur, et de laisser Hélène et Maria avec une vieille domestique qui avait coutume d'en prendre soin, lorsque M. et M^{me} Wyndham étaient absents.

Cette proposition adoptée, ils montèrent tous les quatre en voiture, et firent, en passant, une visite à madame Neville, qui se trouvait beaucoup mieux que la veille. Vers les six heures et demie, ils arrivèrent chez M. Sidney, et, en entrant dans le salon, ils ne trouvèrent que le maître et la maîtresse de la maison ; leurs deux enfants étaient au jardin. Aussitôt M^{me} Sidney

ordonna à un domestique d'appeler Edouard et Henriette, et de leur dire que leurs amis venaient les voir. M^{lle} Sidney parut bientôt dans le salon, et sans faire attention ni à M^{me} ni à M^{lle} Wyndham, elle s'écria : « Maman, Edouard dit qu'il ne veut pas venir! »

M^{me} SIDNEY. Charmant, en vérité! et pourquoi donc cela?

HENRIETTE. C'est qu'il est occupé à faire une petite charette; et quand elle sera faite, nous la traînerons dans la cour, pleine de pierres.

M^{me} SIDNEY. *Nous!* tu lui as donc prêté ton aide.

HENRIETTE. Oui, maman; oh! tu ne peux pas te figurer comme ce sera drôle!

M^{me} SIDNEY. N'importe; vous allez

avoir la complaisance de vous asseoir; est-ce que vous ne voyez pas mademoiselle Wyndham?

HENRIETTE (*boudant*). Oui, mais il faut que j'aie fini ma charette...

M^{me} SIDNEY. Fi donc! je suis honteuse pour vous! venez ici, et dites bonjour à M^{lle} Wyndham.

Emilie s'avança à sa rencontre; mais M^{lle} Sidney baissa la tête, et ne voulut point lui parler; sa robe était sale, ses cheveux paraissaient n'avoir pas été démêlés de la semaine; sa figure était échauffée; enfin, c'était une petite fille de l'extérieur le plus négligé et le plus désagréable.

M^{me} SIDNEY. Voyons, M. Sidney, parlez-lui; vous voyez qu'elle ne m'écoute pas.

M. SIDNEY. Eh bien, Mademoiselle! qu'est-ce que c'est donc que cela? Pourquoi ne faites-vous pas ce que votre mère vous commande? j'aurai soin de vous désormais, si vous ne vous conduisez pas mieux. — Ne lui parlez pas, M^{lle} Wyndham; elle ne mérite pas que vous fassiez attention à elle.

M^{lle} Sidney murmura alors quelques mots à Emilie, qui était toute confuse pour elle; elles s'assirent ensemble, et M^{lle} Wyndham chercha vainement à faire parler Henriette; enfin, au bout de quelques minutes la porte s'ouvrit avec précipitation, et l'on vit entrer Edouard qui arrivait avec une figure rouge comme l'écarlate, criant et pleurant de toutes ses forces.

M. SIDNEY. Edouard, qu'as-tu donc, qu'est-ce qui te fait pleurer?

EDOUARD. Oh ! ma souris ! ma souris !

M. SIDNEY. Eh bien ! qu'est-ce qu'elle a, ta souris ?

EDOUARD. Oh ! papa, Jacques me l'a prise.

M. SIDNEY. Jacques te l'a prise ?

M. Jacques, vous êtes un petit fripon ! Je vous rattraperai ! — Où est-il ?

EDOUARD. Il s'est sauvé dans la rue, papa !

M. SIDNEY. Viens, mon cher ami, ne pleure pas. Je vais bien la lui faire rendre, si M. et M^{me} Wyndham veulent bien me permettre de m'absenter un instant.

EDOUARD. J'irai avec toi, papa, je

lui donnerai de bons coups; quand tu seras là il n'osera pas me les rendre.

M^{me} SIDNEY. Ecoute, Edouard; ne m'apporte pas ici tes sales souris; tu sais que je n'aime pas à les voir. — Et vous, M^{lle} Henriette, est-ce que vous n'y allez pas aussi? Vous ne refuserez pas sans doute d'aider votre frère à battre Jacques?

Henriette parut très-mortifiée de cette apostrophe; et comme on servit le thé dans ce moment, M^{me} Sidney la pria d'emmener Emilie dans sa chambre à jouer, quoique je sois bien persuadée, ajouta-t-elle, que mademoiselle Wyndham ne s'occupe plus de joujoux.

M^{me} WYNDHAM. Emilie est toujours disposée à faire tout ce qui peut être



*Quel charmant Oiseau c'est un Chardonneret
je crois.*





agréable à ses jeunes compagnes.

M^{me} SIDNEY. Ah! madame, vous paraîsez bien heureuse avec vos enfants! Il me serait bien difficile d'en dire autant des miens, quoique certainement je ne me donne pas moins de peine que qui que ce soit à les corriger, et que je sois presque continuellement à les gronder.

M^{me} Wyndham ne put s'empêcher de sourire, en pensant à sa manière d'élever les enfants, mais elle était trop honnête pour en rien dire; ainsi les deux demoiselles se retirèrent dans la chambre voisine, où elles tinrent la conversation suivante :

HENRIETTE. Que maman est ennuyeuse! Elle me gronde toujours,

quand il y a du monde. Ne trouves-tu pas qu'elle est bien méchante?

ÉMILIE. Je te demande pardon, si je ne suis pas de ton avis; mais je ne le pense pas, en vérité!

HENRIETTE. Quoi! ce n'est pas être méchant, que de m'empêcher de faire une petite charrette, qui aurait été si gentille?

ÉMILIE. C'est que, probablement, elle désirait me procurer le plaisir de m'entretenir avec toi.

HENRIETTE. Oh! mais elle sait bien que je n'aime pas à rester en compagnie. Cela ne me fait pas autant de peine actuellement que nous ne sommes que nous deux. Mais tu avais l'air si sérieux, lorsque je suis entrée, que réellement je croyais que nous ne se-

rions pas amies ! je suis bien sûre que si j'avais été à ta place, j'aurais ri.

EMILIE. Et de quoi aurais-tu ri ?

HENRIETTE. Oh ! d'entendre maman me gronder ainsi, et de la voir me traiter comme une petite sotte.

EMILIE. En vérité, j'aurais été bien fâchée de m'exposer à choquer ainsi le cœur de ma mère.

HENRIETTE. Oh ! pas du tout ! je ne m'inquiète pas de ce qu'elle pourra me dire ; et si j'ai pleuré, c'est que je savais qu'alors elle me laisserait aller ; mais la présence de ta maman m'a rendue honteuse ; et puis aussi papa m'a un peu fait peur. Ton papa est-il plus complaisant pour ton frère que pour toi ?

EMILIE. Je sais à peine ce que tu

veux me dire ; papa n'a de complaisance pour aucun de nous.

HENRIETTE. Cependant il paraît bien bon.

ÉMILIE. Il est, en effet, trop bon pour *complaire* à ses enfants. Il est généralement bon et indulgent, quand nous nous conduisons bien ; et toujours sévère quand nous le méritons.

HENRIETTE. C'est bien singulier ! Eh bien ; voilà Edouard ! Papa ne lui dit jamais rien, ni maman non plus ; et moi, ils sont toujours à me gronder !

Elles changèrent alors de conversation, pour parler des livres et des joujoux. Ces derniers, il est vrai, étaient sans intérêt pour M^{lle} Wyndham ; elle était trop avancée pour trouver encore quelque plaisir à ces sortes de

passe-temps. Mais elle avait aussi trop de modestie, et connaissait trop bien les convenances pour manifester aucun mépris des choses qui faisaient l'amusement de sa jeune compagne. Parmi les livres, il s'en trouvait plusieurs dont elle avait une connaissance particulière; mais, quoiqu'ils fussent pour la plupart en très-mauvais état, M^{lle} Sidney avoua qu'elle n'en avait jamais lu un seul, ce qui fit qu'on n'en parla pas davantage. Après les avoir tous examinés. Emilie s'avança vers la fenêtre pour voir un oiseau qui chantait dans une jolie cage.

EMILIE. Quel charmant oiseau! c'est un chardonneret, je crois.

HENRIETTE. Oui, et qui chante admirablement, je t'assure.

EMILIE. L'as-tu pris dans le nid?

HENRIETTE. Non, il avait à peu près un an, quand il a été mis en cage. C'est Edouard qui l'a pris cet hiver dans un trébuchet.

EMILIE. Pauvre petit! ne se trouvait-il pas bien mal à son aise, lorsqu'il se vit emprisonner pour la première fois?

HENRIETTE. Oh! je ne sais pas; il avait coutume de voltiger de côté et d'autre, dans le commencement, mais nous n'y faisons pas attention.

EMILIE. Il est bien apprivoisé maintenant; il ne paraît pas effrayé de me voir rester auprès de sa cage.

HENRIETTE. C'est parce qu'il ne te voit pas.

EMILIE. Il ne me voit pas? comment cela?

HENRIETTE. C'est qu'il est aveugle.

EMILIE. Aveugle! ah! pauvre petit. Par quel accident est-ce que cela lui est arrivé?

HENRIETTE. Point d'accident; c'est Edouard qui l'a fait à dessein.

EMILIE. A dessein? Oh! comment a-t-il été assez cruel?

HENRIETTE. Il l'a fait avec une aiguille rougie au feu, pour qu'il chantât mieux.

EMILIE (*pâle et tremblante*). Oh! quelle barbarie! et vous n'en avez pas cruellement souffert?

HENRIETTE. Pas moi, j'en étais contente, parce que c'était mon oiseau. Si

cela ne m'eût pas convenu, on ne le lui aurait pas fait, je t'assure.

ÉMILIE. Est-il bien possible que tu y aies consenti ! oh ! si tu savais combien il est triste d'être aveugle.

HENRIETTE. Oui, mais tu sais bien qu'un oiseau n'y fait pas attention.

ÉMILIE. N'y fait pas attention ! t'imagines-tu donc que ces pauvres petits animaux ne sentent pas ! qu'ils n'ont pas de plaisir à voir la lumière du soleil ? Et pourquoi donc alors chantent-ils tous les jours à son lever ?

HENRIETTE. Oh ! c'est que cela leur est naturel.

ÉMILIE. Oui, sans doute, de se réjouir en voyant la lumière. Ah ! pauvre petit ! que ne puis-je te rendre le bien qu'ils t'ont ravi !

HENRIETTE. Mais tu ne peux pas te figurer comme il chante mieux.

EMILIE. Oh! je ne voudrais pas l'entendre, son chant me paraîtrait un chant de tristesse.

HENRIETTE. Quelles singulières idées tu as! où les as-tu donc prises?

EMILIE. Si tu veux parler de l'idée de ne faire du mal à aucun être, quel qu'il soit, je la tiens, comme tout ce que je sais, de mon père et de ma mère. Pour ce qui est de priver de la vue une pauvre petite créature, je sais trop combien cela doit être cruel, pour avoir la force de le faire.

HENRIETTE. Et comment donc le sais-tu?

EMILIE. Hélas! j'ai une sœur qui est aveugle.

HENRIETTE. Pauvre petite ! combien j'en suis fâchée pour elle !

EMILIE. Et pourquoi donc ne l'es-tu pas pour ton oiseau !

HENRIETTE. Oh ! parce qu'un oiseau n'est pas comme une personne.

EMILIE. Cela est vrai, mais ils ont pourtant quelque ressemblance. L'oiseau ne sent pas autant ; mais cela prouve-t-il qu'il ne sente pas du tout ?

HENRIETTE. Oui, je conviens que cela me fait de la peine ; mais jamais personne ne m'avait dit que ce fût une cruauté ; comment l'aurais-je su ?

Dans ce moment, elles furent interrompues par Edouard qui frappa à la fenêtre pour les avertir de venir voir vers la fenêtre du salon, quelque chose de *terriblement drôle*.

Henriette se hâta d'y courir, et Emilie la suivit. Elles trouvèrent Edouard et M. Sidney debout auprès de la fenêtre; tandis qu'Arthur était tranquillement assis à côté de son père qui, retiré dans une autre partie de l'appartement, faisait la conversation avec madame Wyndham et M^{me} Sidney.

HENRIETTE. Edouard, qu'est-ce que tu avais à nous montrer?

EDOUARD. Oh! ma souris! papa l'a fait rendre à Jacques. Mais elle a la patte cassée, et je l'ai donnée au chat. Regarde comme il la secoue.

HENRIETTE. Où donc? où donc? ah! je la vois! La voilà qui se sauve.

M. SIDNEY. Non, le voilà qui l'a reprise, tiens, regarde maintenant comme elle est.

Emilie, tremblante de voir le pauvre animal ainsi tourmenté, se retira de la fenêtre. Madame Sidney demanda alors à Arthur pourquoi il n'allait pas voir la souris? et lui qui avait coutume de toujours dire ce qu'il pensait, quelquefois même d'une manière qui n'était pas très-honnête, répondit : — C'est que je trouve que c'est une barbarie et une lâcheté.

M^{me} SIDNEY. Comment donc cela, mon ami?

ARTHUR. Oui, c'est une cruauté de faire ainsi souffrir un être sensible, et une lâcheté de livrer cette pauvre bête aux griffes d'un ennemi redoutable.

M^{me} SIDNEY. Oh! mais une souris, c'est une bête si dégoûtante! je ne m'inquiète jamais si on leur fait du

mal, car je ne puis pas les souffrir; et puis il faut bien qu'on les détruise.

ARTHUR. Oui, madame, mais en les faisant souffrir le moins possible, et surtout, je ne les donnerais pas au chat lorsqu'elles sont boîteuses.

M^{me} WYNDHAM. Mais, Arthur, tu n'es pas trop poli.

M^{me} SIDNEY. Oh! je l'en aime davantage; je hais un garçon qui craint de dire ce qu'il pense.

M^{me} WYNDHAM. Mais alors, il ne devrait pas le faire au risque d'offenser personne.

Après avoir encore parlé quelques instants de la souris, dont les souffrances paraissaient amuser beaucoup la société qui se trouvait à la fenêtre, la voiture de M^{me} Wyndham fut annon-

cée, et cette aimable famille s'éloigna sans regret d'une famille dont les mœurs étaient si différentes des leurs. En s'en retournant, ils s'entretenrent de leur visite, et M^{me} Wyndham ne put s'empêcher de manifester son horreur lorsqu'elle apprit la cruauté qui avait été commise envers le pauvre chardonneret. La voiture s'arrêta quelques instants après, et la conversation cessa.

Le lendemain, cependant, comme le temps était humide, les enfants, au lieu d'aller jouer dans le jardin, s'amusèrent dans la même chambre où leur mère était assise à travailler. — « Viens, Emilie, lui dit Hélène, raconte-moi ce que tu as fait hier chez madame Sidney. »

ÉMILIE. Rien d'agréable, je t'assure. Je suis allée avec M^{lle} Sidney, dans sa chambre; mais tous ses livres étaient en mauvais état; et de là, nous sommes descendues dans le salon, pour voir le chat qui jouait avec une souris.

MARIA. Le chat jouait avec une souris! mais est-ce qu'il ne lui faisait point de mal? Maman dit toujours : pauvre bête! quand le vieux raton en attrape une.

ÉMILIE. Oh! oui, je pense qu'il les fait assez souffrir; mais elles n'y *font pas attention*, comme dit M^{lle} Sidney, quand je lui demande si son chardonneret n'a pas été bien malheureux lorsqu'il s'est vu encagé pour la première fois.

HELENE. Elles ne *font pas attention*

à la douleur ! cela ne me donne pas une bien haute idée de la bonté de M^{lle} Sidney.

EMILIE. Non, en vérité, car si tu avais été là, lorsqu'elle est entrée dans le salon...

HELENE. Quoi donc ! qu'a-t-elle fait ?

EMILIE. Son bonnet était à moitié défait, ses cheveux étaient mêlés, son visage était sale ; elle est arrivée en criant, tiens, regarde, Maria, tout à fait comme cela (*faisant la grimace en se moquant*) : — « Maman, Edouard dit qu'il ne veut pas venir.

ARTHUR (*riant*). Oh ! c'est absolument cela, avec ses bras brandillants et sa bouche ouverte.

HÉLÈNE. Mais est-ce qu'elle ne t'a pas parlé?

ÉMILIE. Non, ni à maman non plus, et elle pleurait presque, parce qu'elle voulait aller aider son frère à faire une charrette.

HÉLÈNE. Faire une charrette! est-ce là une occupation qui convienne à une demoiselle?

ÉMILIE. Non certainement! et quand on lui a dit de me parler, elle s'est avancée, la tête baissée et les doigts dans la bouche; et m'a murmuré un bonjour auquel je n'ai rien compris.

MARIA. Ah! c'est bien elle. Mais voyons, Émilie; raconte-nous maintenant quel air elle avait, lorsque sa maman lui a demandé si elle n'était

pas disposée à aider son frère à battre Jacques.

ÉMILIE. Oh ! elle avançait les lèvres comme cela (*faisant la moue*), elle fourrait ses doigts dans sa bouche, et me regardait en dessous, pour voir si je n'avais point les yeux sur elle ! — Mais Arthur, comment Édouard s'est-il arrangé pour ravoir sa souris ?

ARTHUR. Oh ! vous n'avez jamais rien vu de si lâche : quand nous eûmes rattrapé le petit garçon qui la lui avait prise, M. Sidney lui appliqua deux ou trois claques et la lui fit rendre ; mais, la pauvre bête ! elle avait une patte cassée. A cette vue, Édouard entra en fureur, il se mit à pleurer et à crier comme un possédé, et courant sur le petit garçon, il le frappa et l'accabla

de mauvais traitements, que celui-ci n'osait lui rendre. Enfin M. Sidney le rappela : — Viens, Édouard, lui dit-il, laisse-le tranquille maintenant. S'il lui arrive encore de te faire quelque chose, c'est à moi qu'il aura affaire; il verra comme je l'arrangerai. — Oh! papa, corrige-le maintenant, dit Édouard. — Fi donc! M. Édouard, lui dis-je, deux contre un, cela n'est pas beau. — Est-ce qu'on fait attention à ce qui est *beau*? répondit-il, avec un petit misérable comme cela! — Et M. Sidney lui dit qu'il avait tort.

M^{me} WYNDHAM. Ne viens-tu pas Arthur, de nous dire dans ton récit la raison pour laquelle Édouard se conduisait ainsi?

ARTHUR. Quoi?... que son père ne

lui avait pas mieux appris? Oui, je crois que c'est cela.

M^{me} WYNDHAM. Dis-moi donc alors, s'il n'est pas plutôt propre à exciter la pitié que le ridicule.

ARTHUR (*hésitant un instant*). La pitié?... Oh! oui, certainement.

M^{me} WYNDHAM. Et toi, Émilie, ne penses-tu pas que ce soit la même cause qui ait produit les mêmes effets dans M^{lle} Sidney?

ÉMILIE. Oui, maman, car elle m'a avoué que personne ne lui avait jamais dit qu'elle fit mal en tourmentant son oiseau.

M^{me} WYNDHAM. Pourquoi donc alors la tourner en ridicule?

ÉMILIE. Je,... je n'avais pas l'intention de mal faire, maman!

M^{me} WYNDHAM. Est-ce que tu n'avais pas l'intention de faire ressortir l'absurde et le ridicule de son caractère? et ne comptais-tu pas faire rire par là ton frère et ta sœur?

ÉMILIE. Oui, maman.

M^{me} WYNDHAM. Mon enfant, cela est mal; souviens-toi qu'en jetant du ridicule sur les gens, nous leur faisons un tort infini. Souvent on donne, pour me servir de l'expression vulgaire des sobriquets aux enfants. Ces sobriquets, ils les gardent en grandissant; on ne les connaît presque plus que par là, et le plus ordinairement leur réputation en reçoit une atteinte funeste. Cependant, il arrive quelquefois qu'ils se corrigent des défauts qui leur ont mérité ces surnoms; mais on l'ignore, et leurs

sobriquets les précèdent toujours dans toutes les sociétés où ils se présentent. Il en est de même de tous les autres genres de ridicule. Que ton frère ou tes sœurs se trouvent, dans une dizaine d'années, dans le cas d'entendre parler de mademoiselle Sidney, ils ne manqueront pas de rattacher à son nom l'idée de *maussade* et de *désagréable* que tu leur as donnée de son caractère. Ils pourront aussi, par mégarde et sans s'en apercevoir, manifester leur opinion à son égard, et de cette manière lui faire porter la peine des fautes dont elle se sera peut-être corrigée depuis longtemps. Vous concevez alors à quel point vous porteriez préjudice à sa réputation.

ÉMILIE. Oh! maman, je conviens

qu'en effet j'ai eu grandement tort. Aussi je te prie de vouloir bien me le pardonner.

M. WYNDHAM. Je ne disconviens pas, ma fille, que la conduite de M^{ne} Sidney ne soit très-blâmable, et je ne trouverais pas mauvais qu'elle donnât lieu à quelques observations de ta part, si tu les faisais avec l'esprit convenable, sans aigreur ni sévérité. J'avais attendu de la bonté de ton cœur que tu lui pardonnerais généreusement ses défauts, en considération des avantages dont elle est privée et que tu as le bonheur de posséder. Mais il ne faut pas croire, ma chère amie, que sans les bons exemples qui t'ont été donnés, et les conseils plus salutaires

que tu as recus, tu eusses été meilleure que M^{lle} Sidney.

ÉMILIE. Oh! non, certainement, il faudrait que je fusse bien ingrate et bien présomptueuse pour avoir une pareille idée.

M^{me} WYNDHAM. Lors même qu'il n'y aurait rien eu qui pût excuser les fautes d'Henriette, je ne l'aurais pas encore pardonné d'employer le ridicule pour les faire connaître. Le ridicule personnel part en général d'un mauvais fond; il prend sa source dans l'envie et la malignité, ou dans un sentiment bas et cruel, qui tantôt nous fait désirer de ternir l'éclat des vertus auxquelles nous ne pouvons atteindre, et tantôt nous porte à publier ces erreurs que notre amour-propre se plaît à

contempler en autrui ! Et en effet, est-il un seul homme qui puisse se flatter d'être exempt de tout reproche et de ne prêter d'aucun point au ridicule, lorsque la moindre exagération suffit pour y soumettre le caractère le plus parfait.

ÉMILIE. Je vois, maman, que je me suis rendue coupable d'une grande faute ; j'en suis sincèrement repentante, et prête à me soumettre à telle punition qu'il te plaira m'infliger. Mais, d'après ce que tu viens de dire, maman, qu'il me soit permis de te faire une observation qui, je t'assure, est sans malice. Qu'y a-t-il, par exemple, de ridicule en toi ?

M^{me} WYNDHAM. Le compliment est charmant ! Emilie, je veux cependant

bien n'y pas faire attention cette fois-ci. Mais tu auras sans doute de la peine à croire que j'entendis un jour une jeune personne de ma connaissance, faire mon portrait; elle ne se doutait pas que je fusse aussi près d'elle, et s'en acquitta d'une manière si intéressante qu'en vérité je ne pus m'empêcher d'en rire moi-même. C'était ma petite toux, cette habitude que j'ai de pencher la tête en parlant, et la lenteur de mon parler, qu'elle se plaisait à contrefaire et à rendre ridicules.

ÉMILIE. Oh! maman; mais il n'y a rien de ridicule à cela.

M^{me} WYNDHAM. La chose en elle-même peut n'être pas ridicule, mais elle le devient, à l'aide de quelque exagération dont le moqueur de profes-

sion ne manque jamais d'assaisonner tout ce qu'il dit. Mais j'ai vu plus, ma chère amie : les tendres soins que j'avais pour ma grand'mère, dont la vieillesse et les infirmités exigeaient une assiduité continuelle, ne furent pas à l'abri de la critique. Je me donnais, disait cette même personne, beaucoup de peine et d'embarras pour *rien*, mon attachement pour elle allait jusqu'à l'affectation.

ÉMILIE. Ah! maman, quel odieux caractère! est-ce que cela ne te faisait pas de la peine?

M^{me} WYNDHAM. Nullement, ma chère amie : je plaignais beaucoup cette jeune demoiselle. Personne ne lui avait jamais dit qu'elle fit mal; chacun au

contraire, riait de ses plaisanteries.

ÉMILIE. Oh ! bien, il ne m'arrivera plus de me moquer de personne. Mais, maman, j'ai remarqué que tu riais toujours de M. Harriss, lorsqu'il contre-faisait quelque acteur de Londres.

M^{me} WYNDHAM. Cela est vrai ; mais ce n'est pas un ridicule personnel, il imitait simplement la façon de s'exprimer particulière à chacun ; ce ridicule n'était dirigé contre personne en particulier.

ÉMILIE. Alors, de cette manière, il est permis !

M^{me} WYNDHAM. Jusqu'à un certain point. Mais il demande toujours à être manié avec adresse et discernement, et ne sied jamais bien dans la bouche

d'une femme. Non seulement il annonce des dispositions à se faire remarquer, mais encore il faut, pour s'en bien acquitter, montrer une assurance qui ne s'accorde guère avec la modestie du caractère des femmes. Tout ce qui sent l'affectation et ce qu'on appelle le *désir de plaire*, elles doivent l'éviter soigneusement; car, c'est un défaut qui, sans compter les nombreux ennemis qu'il leur fait, les rapproche trop des actrices, et fait trop disparaître l'intervalle qui les sépare. Ceux qui sont témoins de l'habileté d'une femme à imiter et à revêtir tous les caractères, s'imaginent qu'il en est de même du sien; que celui dont elle se pare à leurs yeux, n'est qu'une imitation de la vérité, et que

c'est leur présence seule qui la retient. Ils se figurent que lorsqu'elle n'éprouve aucune gêne, aucune contrainte, elle est moins réservée; et ils ne font pas difficulté de la mettre au rang de ceux qu'elle-même se plaît à tourner en ridicule; ce qui fait qu'elle ne jouit d'aucune considération, et devient un objet de haine et de mépris pour tous ceux qui la connaissent.

ÉMILIE. Je sens, maman, toute la force et toute la justesse de tes raisonnements, et je suis bien résolue à n'être plus moqueuse. Mais actuellement, j'espère que tu me pardonnes.

M^{me} WYNDHAM. Puisque tu ne l'es point obstinée à persister dans ton erreur, je te pardonne, ma chère amie. Cependant, je t'avoue que cela m'a

fait de la peine, parce que je te supposais plus de raison, et je me trouve, malgré moi, dans la nécessité de t'infliger une punition. Je me proposais de te donner à lire aujourd'hui l'histoire naturelle de Buffon, mais tes enfantillages d'aujourd'hui m'empêcheront de te procurer ce plaisir d'ici à un mois. Si, durant cet espace, tu ne commets aucune faute grave, j'en conclurai que ce n'était qu'un moment d'oubli, et que tu es en état de goûter les utiles et agréables instructions qui se trouvent renfermées dans ce livre intéressant. Si, au contraire, tu retombes dans la même faute, ce plaisir sera encore remis à une époque plus éloignée.

Émilie se trouva fort désappointée.

Cependant, elle connaissait trop la constante justice de sa mère pour oser en murmurer.

Dans l'après-midi, M^{me} Wyndham se rendit chez M^{me} Neville, et la trouva si mal qu'elle ne put se résoudre à la quitter. Elle fit prévenir qu'elle ne rentrerait pas le soir à la maison, qu'elle passerait la nuit auprès de son amie.

Le lendemain, M. Wyndham envoya savoir des nouvelles de M^{me} Neville, et apprit avec la plus grande douleur qu'elle n'avait plus que quelques heures à vivre. Il en fit part à sa fille, et se hâta de courir aussitôt chez madame Neville, laissant Émilie en proie à la plus vive affliction. La pauvre enfant ! ce n'était pas le regret et l'inquiétude seulement qui faisaient son tourment ;

elle souffrait encore de ne pouvoir soulager la douleur de sa mère; elle faisait des efforts continuels pour arrêter ses larmes; mais le désir d'imiter le calme et la fermeté de sa mère lui donnèrent la force de surmonter sa douleur, et de tenir, aussi bien que possible, auprès de ses sœurs, la place de M^{me} Wyndham. Vers les quatre heures de l'après-midi, M. et M^{me} Wyndham revinrent, amenant avec eux la petite Charlotte Neville; M^{me} Wyndham se retira aussitôt dans sa chambre, tandis que son mari conduisait la petite Charlotta au salon, et faisait appeler Émilie, qui parut bientôt, pâle et tremblante. — Émilie, lui dit-il d'une voix qui trahissait son émotion, as-tu vu ta maman?

ÉMILIE. Non, papa, elle est montée dans sa chambre.

M. WYNDHAM. Ne la tourmente pas! tu devines sans doute ce qui est arrivé?

ÉMILIE. Ah! je le crains bien.

M. WYNDHAM. Charlotte est maintenant ta fille.

CHARLOTTE (*pleurant*). Ma chère Émilie, on ne veut pas me laisser voir maman.

ÉMILIE (*l'embrassant, les larmes aux yeux*). Il ne faut pas y songer, ma bien-aimée!

CHARLOTTE. Mais maman ne sera pas contente, si je n'y vais pas. Elle veut toujours m'avoir dans sa chambre.

M. WYNDHAM. Ma chère enfant,

il ne faut plus demander à voir ta maman.

CHARLOTTE. Vous me disiez déjà cela tout-à-l'heure; mais pourquoi? laissez-la-moi voir; elle se réveillera si je l'appelle.

ÉMILIE. Non, ma chère amie; tu ne peux la réveiller, tu ne dois même pas en avoir le désir. Elle ne souffre plus, elle est partie pour un autre monde bien préférable à celui-ci, et où elle sera toujours heureuse.

CHARLOTTE. Maman est heureuse, et elle ne souffrira plus, et elle ne pleurera plus jamais!

ÉMILIE. Jamais.

CHARLOTTE. Oh! j'en suis contente. Mais est-ce que je n'irai pas la rejoindre? Elle avait coutume de me dire que nous nous reverrions.

ÉMILIE. Oui, ma chère, quand il plaira à Dieu.

CHARLOTTE. J'espère que Dieu voudra bientôt me le permettre.

M. WYNDHAM. Mais cela dépend de vous. Si vous n'êtes pas sage pendant votre vie, si vous ne priez pas toujours Dieu, vous n'irez jamais dans cette heureux séjour où est maintenant votre maman.

CHARLOTTE. Oh ! apprenez-moi donc à être bien sage, et dites-moi ce qu'il faut que je dise dans mes prières à Dieu, pour qu'il me laisse aller vers ma petite maman.

M. WYNDHAM. Il faut dire : « Faites, »
» ô mon Dieu ! que j'accomplisse votre
» sainte volonté pendant ma vie, et
» que lorsque je mourrai, vous me

» receviez dans votre miséricorde
» éternelle. »

CHARLOTTE. Ne craignez pas que je l'oublie. Je le dirai tous les jours vingt fois.

M. Wyndham se retira, et Emilie, quoique vivement affectée, s'efforça d'engager la petite fille à parler d'autre chose : ce qu'elle faisait quelquefois avec assez de succès; mais Charlotte parlait souvent de sa mère, et toujours de manière à arracher des larmes à ceux qui l'entendaient. Madame Wyndham resta dans sa chambre jusqu'au soir où elle permit à sa fille de la venir voir un instant avant de se mettre au lit. Le lendemain, elle revit sa famille avec plaisir; elle avait l'air calme, mais elle souffrait intérieurement; sa douleur était profonde, et

pendant plusieurs semaines, elle eut à soutenir une lutte violente entre sa raison et ses sentiments, pour entretenir sur son visage cette noble sérénité qu'elle était si jalouse de conserver. Emilie, frappée de son courage et de son héroïque fermeté, résolut de profiter de son exemple. Dès ce moment, elle s'attacha, avec la plus scrupuleuse attention, à se corriger elle-même de toutes ses fautes, dont l'exemple aurait pu devenir funeste à Charlotte. Elle ne cessa de donner à sa jeune élève les plus grandes démonstrations de tendresse; elle la reprenait toujours avec douceur et modération; et la petite fille oublia bientôt son infortune au milieu des soins et des caresses, qu'elle partageait avec Maria. Hélène lui devint particulièrement

attachée, et Maria, à l'envi de ses sœurs, ne cessait de lui prodiguer ses soins.

Emilie, cependant, malgré le plus vif désir de bien faire, était encore trop jeune pour qu'il ne lui arrivât pas de se tromper quelquefois. Un jour entr'autres, elle manifesta un désir peu raisonnable. Elle aurait voulu, disait-elle, qu'il lui eût été possible de savoir ce que faisait en ce moment un de ses parents qui résidait dans un pays éloigné. Madame Wyndham sourit et lui dit qu'elle lui donnerait à lire une histoire qu'avait composée pour elle, à ce sujet, une de ses amies, lorsqu'elle était jeune. Le soir donc, lorsque ses sœurs se furent retirées dans leur chambre, Emilie lut à haute voix l'histoire suivante.





TROISIÈME PARTIE.

ELERIDA

OU LE MIROIR,

CONTE DE FÉE.

Les bornes des connaissances humaines ont, de tout temps, été un sujet sur lequel les moralistes et les mécontents se sont également exercés. Les premiers ont eu pour but, dans leurs recherches, de découvrir à l'homme des vérités utiles et importantes à

son bonheur. Ils lui ont fait connaître la vanité du présent; ils la lui ont démontrée et ont étendu ses espérances dans l'avenir. Les autres, au contraire, n'ont jamais recherché à rendre service ni à eux-mêmes, ni à leurs semblables; ils se sont rendus malheureux pour n'avoir pas voulu réfléchir; et ils se sont imaginé qu'il n'y avait qu'à murmurer de cette faiblesse de leurs facultés qui, loin de pouvoir atteindre à la connaissance de l'avenir, leur apprennent à peine ce qui se passe immédiatement sous leurs yeux. C'est pour diminuer, jusqu'à un certain point, le regret de ceux-ci et donner plus de force aux raisonnements des premiers, que je vais entreprendre de tracer le conte d'Elfrida.

Jeune et jolie, Elfrida joignait à

tous les avantages du corps, ceux d'un esprit d'une nature supérieure; elle avait ce désir ardent, qui n'appartient qu'au génie, d'acquérir sans cesse de nouvelles connaissances; et lorsque ses maîtres eurent reconnu leur incapacité, comme Alexandre, elle regretta de n'avoir pas un *nouveau monde de connaissances à conquérir*. Son père était un baron anglais, qui jouissait d'un crédit particulier à la cour, et était en grande faveur auprès du brave Edouard III. Il avait toujours eu une part très-active dans les différentes guerres que ce prince avait eu à soutenir; et Elfrida touchait à la fin de sa seizième année, quand Fitz-Richard reçut du souverain l'ordre de rejoindre les armées qui se dirigeaient contre les Ecossais. Quoiqu'il n'y eût que

quelques mois qu'il eût suspendu son armure, il la reprit néanmoins avec plaisir, et n'éprouva qu'un regret en partant : c'était de se séparer de son aimable fille, dont l'innocence et la beauté faisaient le charme de sa vie. Il la laissa dans les larmes et la douleur, aux soins d'une gouvernante et de sa femme de chambre ; car il y avait déjà plusieurs années que sa mère était descendue dans la tombe. Elfrida, qui aimait son père avec enthousiasme, et concentrait en lui seul toutes les affections d'un cœur vraiment sensible, ne put se consoler de son départ. La solitude au milieu de laquelle elle avait été élevée, et dont elle trouvait tant de charmes à partager les plaisirs avec son père, n'eut plus d'attrait pour elle ; elle lui devint

insipide. A chaque instant du jour, elle allait de sa gouvernante à sa femme de chambre, pour se livrer aux doux épanchements de son cœur, et les entretenir de son chagrin; et souvent elle attendait des heures entières, à l'extrémité du parc, dans l'espoir de recevoir bientôt quelques nouvelles du baron. Un jour qu'elle venait de quitter ses livres, dont les pages ne lui causaient plus qu'un mortel ennui, elle descendit dans le jardin, et se mit à l'abri du soleil sous une grotte taillée par les mains de la nature. Elle était pratiquée dans le roc; au milieu coulait un petit filet d'eau, du cristal le plus pur, et l'entrée en était ombragée par des touffes de jasmin et de chèvre-feuille, qui y avaient été plantés et cultivés par les soins

de Richard et de sa fille. Ce lieu réveilla dans son cœur le souvenir de son père, dans toute sa force; elle aurait voulu le voir et l'entendre, et le presser contre son sein.

« Il est parti! s'écria-t-elle, voilà
» trois semaines! et je n'ai encore
» reçu de lui qu'une lettre. Peut-être
» que dans ce moment, épuisé par des
» marches longues et pénibles, il es-
» suie toute la chaleur de ce soleil
» brûlant. Hélas! il regrette peut-être
» maintenant ces fruits que j'avais
» toujours soin d'entremêler de quel-
» ques fleurs odorantes avant de les
» lui offrir. Pendant que je jouis en
» paix de la fraîcheur de cette déli-
» cieuse retraite, à quels périls mon
» père n'est-il point exposé! Mais
» bientôt de nouveaux dangers l'at-

» tendent au milieu des combats, sa
» valeur le fera voler aux premiers
» rangs et qui sait... » L'idée que lui
inspira son cœur, sa langue refusa
de l'exprimer. Un torrent de larmes
inonda son visage; elle tremblait et
n'osait respirer. Enfin, elle continua:
« Oh! que ne puis-je dans ce moment
» apprendre que tu ne souffres point,
» ô mon père! Que je serais heureuse
» si quelque être bienfaisant voulait
» m'apprendre ce qui t'occupe! Pour-
» quoi faut-il, hélas! que le ciel nous
» ait refusé le don de savoir ce que
» font loin de nous les personnes qui
» nous sont chères? » Elfrida eut à
peine prononcé ces mots qu'elle se
hâta de demander pardon au ciel d'a-
voir osé murmurer contre les décrets
de la providence. Cependant elle sen-

taut encore un désir au fond de son cœur : c'était d'être constamment ins-
truite de la situation de son père sans
que la volonté de Dieu s'y opposât.

Profondément enfoncée dans ses
réflexions, Elfrida remarquait à peine
ce qui se passait autour d'elle. Cepen-
dant elle crut entendre un léger bruit
semblable à celui d'une personne qui
s'avance à petits pas, et ayant levé les
yeux, elle aperçut avec étonnement
une figure dont l'extérieur annonçait
un être d'une nature toute particu-
lière. Elle avait à peine un pied de
hauteur, et toutes les parties de son
corps étaient proportionnées, d'une
manière admirable, à la petitesse de
sa taille. Ses traits, quoiqu'en rac-
courci, étaient d'une beauté régulière,
et sur sa figure elle portait l'empreinte

de la douceur et de la bienveillance. Sa tête était ceinte d'un turban bleu du plus bel azur, et dont le tissu ressemblait à une feuille de fleur; il était orné d'un double rang de pierres précieuses qui, quoique extrêmement petites, ne laissaient pas de répandre un éclat merveilleux. Une robe d'une blancheur éblouissante lui descendait jusqu'à terre, d'une main elle tenait une baguette d'ivoire, et de l'autre un *miroir* d'un poli admirable.

Elfrida fut saisie de surprise et d'étonnement à cette vue; elle aurait voulu fuir, mais elle se trouva comme enchaînée par une puissance irrésistible. Ses yeux se fixaient avec inquiétude sur la brillante étrangère, qui s'avança et dit : « Ne soyez point alarmée, Elfrida; l'innocence et la bonté

» des cœurs comme le vôtre, n'ont
» rien à craindre de ma part. Mille
» fois vous avez entendu débiter des
» contes de fées, et toujours vous
» avez eu raison de les rejeter comme
» des chimères sans fondement, qui
» n'existent que dans l'imagination.
» Chaque fois le bon sens vous a dit
» que Dieu ne souffrirait pas qu'une
» secte d'agents inférieurs tourmentât
» impunément le genre humain. Mais
» apprenez, Elfrida, que s'il n'en
» existe pas pour des fonctions aussi
» vaines, néanmoins il en existe sous
» la direction d'un pouvoir supérieur.
» Leur nature invisible les met à
» même de gouverner les plus petits
» intérêts de la vie humaine. Une fois,
» chaque siècle, ils se rendent visi-
» bles aux yeux de quelques mortels

» favoris, qui comme vous, ne se
» sont point laissé séduire par les at-
» traits du vice, et ont su conserver
» un cœur pur et exempt de tous re-
» proches. Vos regrets et vos vœux
» sont parvenus jusqu'à moi; et quoi
» qu'il ne me soit pas permis de dis-
» siper vos inquiétudes, il sera du moins
» en mon pouvoir de satisfaire vos
» désirs. Le poste qu'occupe votre
» père, l'expose sans cesse à de nou-
» veaux dangers; mais aussi il le cou-
» vre de gloire. Fitz-Richard se trouve
» lui-même parfaitement heureux de
» sa situation, et ne voudrait point la
» changer contre une vie tranquille et
» paisible, qui ne serait marquée par
» aucune action d'éclat. La seule con-
» trariété qu'il éprouve, c'est la néces-
» sité de vivre loin de vous; mais le

» plaisir qu'il trouve dans l'espérance,
» lui rend moins pénible l'attente de
» son retour. Travaillez, pendant son
» absence, à vous perfectionner dans
» toutes ces connaissances dont il
» serait si heureux de vous voir en
» possession. Cessez ces regrets super-
» flus, et n'altérez pas cette santé, ni
» cette sensibilité qui, doit faire le
» bonheur de Fitz-Richard dans sa
» vieillesse! » Elfrida avait d'abord
écouté avec quelque sentiment de ter-
reur; mais insensiblement elle avait
fini par se rassurer, et après avoir re-
connu hautement la justesse des ob-
servations que venait de lui faire la
fée, elle lui promit d'être plus soigneuse
à l'avenir, et de réprimer cet excès de
sensibilité. — « Je vous approuve,
» charmante Elfrida, répondit la fée,

» et je lis dans votre cœur la sincérité
» de votre résolution. Mais pourquoi
» vous tenir plus longtemps en sus-
» pens? Je vois que vous êtes impa-
» tiente de me connaître davantage.
» Je suis la reine des fées, et c'est à
» moi particulièrement qu'est confié
» le soin de la jeunesse. Cette baguette
» est la source de mon pouvoir; et ce
» miroir que vous voyez, Elfrida, sera
» à vous, si vous désirez encore ce que
» vous accusiez le ciel de ne vous
» avoir point accordé. Dites-moi, vou-
» lez-vous être constamment infor-
» mée de la situation de votre père?
» Je vois que oui. Eh bien! prenez ce
» miroir. Trois fois par jour, à une
» demi-heure d'intervalle, il vous re-
» tracera fidèlement pendant cinq
» minutes, l'image et les occupations

» de votre père! » Elfrida étendit la main avec empressement, et pour la première fois, cessant de regarder la fée, elle se hâta de jeter les yeux sur le présent tant désiré. Elle y vit l'image de son père qui se promenait en conversant avec un ami; sa physionomie exprimait la santé et le bonheur. A cette vue, elle ne put s'empêcher de verser des larmes de plaisir et de joie; elle le contempla jusqu'au moment où il s'évanouit, et se tournant alors avec précipitation vers la fée, elle ne put assez lui témoigner combien elle était reconnaissante de sa bienfaisance et de sa générosité. « Vous êtes donc » satisfaite de mon présent, Elfrida, » dit-elle en souriant. Vous persistez » dans la résolution de le garder? » Ah! trompée..... Mais je laisse à

» l'expérience le soin de vous appren-
» dre le choix que vous avez fait. Si
» quelquefois il vous arrivait d'être
» dégoûtée de la possession de ce mi-
» roir, revenez ici, et quand vous
» l'aurez trempé dans l'eau de ce
» ruisseau, je me rendrai visible à vos
» yeux pour le recevoir. » En ache-
vant ces mots, la fée disparut, et El-
frida, après s'être insensiblement re-
mise de son étonnement, reprit le
chemin du château. Sa gouvernante,
en qui elle avait pleine et entière con-
fiance, fut la seule à qui elle fit le ré-
cit de cette vision surprenante, et elle
la pria de jeter les yeux sur le présent
de la fée. La gouvernante s'y prêta
volontiers, et toutes deux aperçurent
le baron Fitz-Richard. Il était à che-
val; et pendant qu'elles étaient à le

regarder, le cheval broncha et renversa son cavalier par terre. Elfrida poussa un cri et le miroir lui échappa des mains. Aussitôt elle le ramassa; mais hélas! dans ce moment la scène s'était évanouie. L'excès de sa douleur peut à peine se décrire : elle pleurait, elle gémissait, tout son corps tremblait, et s'abandonnant par intervalle aux horreurs de son imagination, sa respiration devenait difficile; l'on aurait dit qu'elle allait rendre le dernier soupir. Ainsi s'écoula la demi-heure qui devait enfin lui permettre de revoir son père. Au moment où la dernière minute expirait, elle saisit la glace, et aperçut le baron étendu sur un lit, pâle et languissant, son bras était en écharpe; Elfrida ne douta pas qu'il ne se le fût cassé. Ce fut tout ce

qu'elle put voir; et le miroir cessa alors de l'instruire elle se trouva plongée dans une affreuse tristesse. Cependant sa gouvernante cherchait à lui persuader combien il était déraisonnable de chercher à savoir ce que la Providence, dans sa sagesse, avait résolu de dérober à notre connaissance; mais Elfrida, préoccupée de sa douleur, ne l'écoutait pas. Les yeux fixés sur le miroir, elle attendait avec impatience que la seconde demi-heure fût écoulée. Enfin le terme désiré arriva, et la même scène se produisit à sa vue. Le miroir alors ayant perdu son pouvoir pour ce jour-là, ce fut en vain qu'elle s'abandonna aux larmes et au désespoir, et refusa de prendre du repos. Avant la fin de la nuit, un exprès arriva, qui apportait des lettres du ba-

ron. Elfrida les ouvrit avec précipitation; elles étaient datées de cinq jours, et quoiqu'elles continssent les nouvelles les plus satisfaisantes de sa santé à cette époque, Elfrida, qui savait ce qui s'était passé depuis, n'en reçut aucun plaisir. Elle les jeta de côté, et attendit, dans la plus cruelle agitation, que le soleil commençât à paraître. Cependant elle ne put résister au sommeil; ses paupières appesanties se fermèrent, et elle ne fut réveillée que par les rayons du soleil, qui vinrent bientôt darder contre sa fenêtre. Elle ne se pardonna pas de s'être endormie; elle saisit aussitôt le miroir, et aperçut son père à la porte de sa tente. Il élevait ses mains au ciel en action de grâces; et en même temps Elfrida eut la satisfaction de reconnaître qu'il

n'avait point eu le bras cassé. La rapidité de sa convalescence lui fit juger que cet accident n'avait eu aucune conséquence funeste. Le premier mouvement de son cœur fut d'adresser ses remerciements au ciel, et alors elle s'écria : « Ah ! funeste présent, que de
» maux tu m'as causés ! si je n'eusse
» pas accepté ce miroir, ces lettres
» auraient été pour moi une source
» de délices ; je n'aurais rien su d'un
» événement qui, en lui-même, n'a
» rien été, et auquel, lors même qu'il
» eût été plus grave, il m'aurait été
» impossible de remédier. Je rendrai
» ce miroir à la fée, et je me contenterai désormais des dons que m'a
» faits le ciel. » Sa gouvernante applaudit à sa résolution, et Elfrida courut sans différer à la grotte ; elle se

hâta de plonger le miroir dans le ruisseau, et au même instant la fée parut : « Reprenez votre fatal présent, » dit Elfrida; j'ai déjà fait l'expérience » des maux qui y sont attachés; j'ai » déjà reconnu l'extravagance de mes » désirs. — C'est avec plaisir que je » le recois, répondit la fée, avec un » plaisir qui naît du sentiment que » j'éprouve, à vous voir reconnaître » votre erreur; je savais, en vous le » donnant, le chagrin qui devait accompagner la connaissance que vous » desiriez avoir; mais j'osais à peine » espérer que vous seriez aussi promptement convaincue de son inutilité » à vous rendre heureuse. Il est vrai » que j'aurais pu vous faire un présent » plus parfait; j'aurais pu vous donner un miroir qui eût continuelle-

» ment réfléchi l'image de votre père ;
» mais alors vous auriez négligé toutes vos occupations, pour y attacher à chaque instant vos regards, et le temps de votre jeunesse n'aurait été marqué par aucun progrès.

» Mais, Elfrida, quoique ce présent ne vous ait été d'aucune utilité, il n'en sera pas de même de l'expérience que vous en avez reçue. Vous n'ignorez plus désormais, lorsque vous serez tentée de former quelques désirs, que leur accomplissement ne sera vraisemblablement pas plus capable de vous mener au véritable bonheur, que cette connaissance que vous regardiez comme une source de consolation, et qui n'a servi qu'à vous rendre malheureuse. Aucun souhait, sans doute,

» ne paraissait moins susceptible de
» désagrément que celui qui semblait
» vous avoir été inspiré par l'amour
» filial. Ainsi donc, Elfrida, que ceci
» vous serve de leçon à l'avenir. »

La fée se tut; et Elfrida, après lui
avoir sincèrement témoigné sa recon-
naissance, s'en retourna au château,
l'esprit profondément occupé de ce qui
venait de se passer.



Cette histoire et les commentaires auxquels elle donna lieu, remplirent le reste de la soirée. Emilie demanda à sa mère, pourquoi elle n'avait pas voulu qu'Hélène et Maria l'entendissent; et M^{me} Wyndham lui objecta la faiblesse de leur esprit, qui aurait eu de la peine à faire, dans ce récit, la distinction de la fiction et de la vérité.

Quelques jours après, Emilie et Hélène reçurent d'une dame du voisinage, l'invitation d'accompagner leur mère à un concert qu'elle devait donner dans sa maison, pour célébrer l'anniversaire de la naissance de son fils. Elles se promirent de s'y amuser beaucoup. Toutes deux aimaient passionnément la musique; et, à la vérité c'était presque le seul plaisir dont Hélène pût jouir dans toute sa plénitude; les occasions d'entendre une bonne musique, étaient rares dans le pays; ce qui fit que, pendant plusieurs jours elles n'eurent d'autre désir que celui de voir ce projet s'accomplir. Enfin, le jour marqué arriva : les petites filles avaient fait leur toilette, la voiture les attendait à la porte, et elles se préparaient à partir, quand un do-

mestique arriva de la part de la dame chez qui elles se disposaient à aller. Elle leur envoyait une lettre dans laquelle elle leur disait qu'elle était bien fâchée, mais que, venant d'apprendre la mort d'un de ses parents, il lui était impossible de les recevoir, et qu'elle était obligée de renoncer à la partie qu'elle avait projetée pour ce soir-là.

— Pauvre M^{me} Selwin, dit aussitôt Emilie, sans songer au plaisir dont elle se trouvait privée, comme cela me fait de la peine pour elle ! Mais Hélène se mit à fondre en larmes, et parut vivement mortifiée. M^{me} Wyndham ne fit d'abord pas semblant de s'en apercevoir, espérant qu'elle ne tarderait pas à réprimer elle-même ce mouvement d'impatience ; mais lorsqu'elle vit qu'elle continuait à pleurer, et

qu'elle s'obstinait à refuser les consolations de sa sœur, elle prit elle-même la parole.

M^{me} WYNDHAM. Hélène, tu me surprends en même temps que tu m'affliges. Ma chère amie! faut-il ainsi se laisser abattre par une contrariété, d'aussi peu d'importance? Ne pleure plus, Hélène, et parle-moi.

Hélène ne laissa pas pour cela de pleurer encore plus fort; et comme Maria cherchait à la caresser et à la consoler, elle la repoussa avec impatience.

M^{me} WYNDHAM. Oh! je vois bien, Hélène, que vous voulez n'être pas sage aujourd'hui. Allez donc dans un coin de l'appartement, et quand vous serez devenue plus tranquille et plus raisonnable, vous reviendrez me parler. — Con-

duis-la, Emilie, pourvu qu'elle ne te repousse pas aussi.

Ces paroles semblèrent faire quelque impression sur Hélène; mais la colère l'emporta, et la petite fille souffrit qu'on l'éloignât de sa mère, qui, échoquée de sa conduite, dit à Emilie de faire deux doigts de toilette, et qu'elles allaient monter en voiture pour faire un tour de promenade, et profiter de la fraîcheur de la soirée qui était délicieuse.

Au moment de partir, elles trouvèrent Hélène plus calme et plus docile. M^{me} Wyndham la fit alors venir auprès d'elle, et lui dit : — Eh bien! Hélène, voyons maintenant; dis-moi pourquoi tu pleurais?

HELENE. C'est que, maman, j'étais si contrariée.....

qu'elle s'obstinait à refuser les consolations de sa sœur, elle prit elle-même la parole.

M^{me} WYNDHAM. Hélène, tu me surprends en même temps que tu m'affliges. Ma chère amie! faut-il ainsi se laisser abattre par une contrariété, d'aussi peu d'importance? Ne pleure plus, Hélène, et parle-moi.

Hélène ne laissa pas pour cela de pleurer encore plus fort; et comme Maria cherchait à la caresser et à la consoler, elle la repoussa avec impatience.

M^{me} WYNDHAM. Oh! je vois bien, Hélène, que vous voulez n'être pas sage aujourd'hui. Allez donc dans un coin de l'appartement, et quand vous serez devenue plus tranquille et plus raisonnable, vous reviendrez me parler. — Con-

duis-la, Emilie, pourvu qu'elle ne te repousse pas aussi.

Ces paroles semblèrent faire quelque impression sur Hélène; mais la colère l'emporta, et la petite fille souffrit qu'on l'éloignât de sa mère, qui, échoquée de sa conduite, dit à Emilie de faire deux doigts de toilette, et qu'elles allaient monter en voiture pour faire un tour de promenade, et profiter de la fraîcheur de la soirée qui était délicieuse.

Au moment de partir, elles trouvèrent Hélène plus calme et plus docile. M^{me} Wyndham la fit alors venir auprès d'elle, et lui dit : — Eh bien ! Hélène, voyons maintenant; dis-moi pourquoi tu pleurais ?

HELENE. C'est que, maman, j'étais si contrariée.....

M^{me} WYNDHAM. Mais est-ce que tu t'imaginais que tes larmes feraient disparaître le juste motif qui a empêché M^{me} Selwin de nous recevoir, ou bien m'obligerait à donner moi-même un concert pour te faire plaisir?

HÉLÈNE. Non, maman; mais je ne pouvais m'empêcher de pleurer.

M^{me} WYNDHAM. Hélène, si nous nous permettons de dire que nous ne pouvons nous empêcher d'être sots et déraisonnables, nous serons bientôt incapables, en effet, de nous en défendre; et, de cette manière, nous laisserons périr le plus parfait de tous nos biens, la raison, et l'empire sur nous-mêmes. Est-ce que tu t'imagines qu'Emilie n'a pas aussi été contrariée?

HÉLÈNE. Mais pas autant que moi.

M^{me} WYNDHAM. Comment peux-tu le savoir? Mais, même à supposer que cela soit, tu m'accorderas bien qu'elle a éprouvé quelque mortification, et alors, tu aurais dû attendre au moins qu'elle eût manifesté son mécontentement.

HÉLENE. Mais Emilie est plus âgée que moi.

M^{me} WYNDHAM. Cela est vrai, mais si Emilie, à ton âge, se fût permis d'entrer dans de semblables colères, toutes les fois qu'il lui arrivait d'éprouver quelque contrariété, tu dois concevoir facilement qu'elle serait actuellement encore plus violente et plus emportée que toi. Dès son enfance, je l'ai accoutumée à se soumettre avec résignation aux contre-temps; et c'est aujourd'hui pour la centième fois,

qu'elle en ressent les avantages. Elle ne s'est point tourmentée à pleurer, et à moi, elle ne m'a fait aucune peine.

HÉLÈNE. Est-ce que je t'en ai fait, moi, maman, de la peine?

M^{me} WYNDHAM. Oui, ma fille. Une mère ne voit jamais qu'avec douleur les fautes de ses enfants. Mais, dans cette circonstance, j'avais un double motif de m'affliger, celui-là d'abord et puis la crainte, d'avoir été moi-même la première cause de ton impatience. Sachant que tes plaisirs étaient très-bornés, et tes désagréments très-multipliés, je me suis toujours efforcée d'augmenter les uns et de diminuer les autres.

HÉLÈNE. Oh! maman, que tu es bonne!

M^{me} WYNDHAM. Mais, Hélène, si, en retour de mon indulgence, je m'aperçois que je n'ai fait que gâter ton caractère, et que je t'aie rendue incapable de supporter les vexations inévitables de la vie, bien loin de me croire bonne, je ne cesserais de me reprocher ma faiblesse et mon imprudence. Jusqu'ici, j'espère que je ne me suis point écartée de mon devoir, à l'égard de mes enfants. Oh! Hélène, veux-tu me forcer à y déroger, et à endurer de la part de mon cœur le reproche le plus pénible?

HÉLÈNE (*avec transport et les larmes aux yeux*). Oh! jamais, jamais! Pardonne-moi, maman; il ne m'arrivera plus de te faire de la peine!

M^{me} WYNDHAM. Tu t'es aussi mal conduite à l'égard de Maria.

HÉLÈNE. Maria, je te demande pardon; laisse-moi t'embrasser.

MARIA (*courant à elle*). Oui, ma chère sœur, j'étais seulement fâchée, mais je n'étais pas en colère contre toi. Maman le pardonne; ainsi ne te chagrîne pas.

HÉLÈNE. Vraiment, maman, vraiment tu me pardonnes?

M^{me} WYNDHAM. Oui, Hélène.

HÉLÈNE. Appelle-moi donc ta fille, et embrasse-moi? tu ne m'en trouves pas indigne? Punis-moi plutôt, maman, de telle manière que tu le jugeras à propos; mais ne me refuse pas d'être ta fille.

M^{me} WYNDHAM (*attendrie*). Embrasse-moi, ma chère enfant.

HÉLÈNE. Oh! maintenant, me voilà heureuse!

ÉMILIE. Tu vas permettre à Hélène de venir avec nous, n'est-ce pas, maman?

M^{me} WYNDHAM. Non, ma chère, quoique je lui aie pardonné, je ne puis, en toute justice, l'exempter de sa punition : il faut qu'elle reste à la maison.

ÉMILIE. Eh bien! maman, permets-moi de rester avec elle; je ne saurais goûter aucun plaisir tant que je ne la sais pas heureuse.

HÉLÈNE. Non, ma chère Emilie, va je mérite d'être punie.

M^{me} WYNDHAM. Pour ne pas priver Emilie d'un plaisir qu'elle a si justement mérité, et comme Hélène est réellement sensible à sa faute, je veux bien, pour cette fois, oublier ce qui

s'est passé, et nous sortirons tous ensemble.

Les enfants furent au comble de la joie. L'on monta en voiture; tout le monde était gai, et le plaisir de la promenade ne fut empoisonné par aucun regret.

Un ou deux jours après, M^{me} Wyndham, qui avait coutume d'observer la contenance d'Emilie, remarqua qu'elle avait l'air triste, et ne douta pas qu'il ne fût arrivé quelque chose dont elle était peu satisfaite. M^{me} Wyndham la questionna à ce sujet, et Emilie répondit ainsi :

« Cela est vrai, maman; je n'ai pas été contente de la conduite des demoiselles avec lesquelles je me suis promenée tout à l'heure.

M^{me} WYNDHAM. Comment cela, ma chère ?

ÉMILIE. Nous ne fûmes pas plus tôt descendues dans le jardin, que mademoiselle Darnford commença par me dire : « Vous m'excuserez, mademoiselle Wyndham, si je me promène avec mademoiselle Smithson ; j'en l'ai pas vue d'aujourd'hui, et j'ai beaucoup de choses à lui dire. » Cela me parut un peu étrange ; cependant, je la priai de ne pas se gêner, de faire comme il lui plairait. Aussitôt elle prit M^{lle} Smithson sous le bras, s'éloigna, et entra avec elle en grande conversation, riant et parlant avec une telle vivacité, que je ne pus m'empêcher de croire qu'elles en étaient sur un chapitre extrêmement plaisant. M^{lle} Martin, qui se promenait avec moi,

dit : « Il me semble que M^{lle} Darnford n'est guère polie, lorsque ses *amies* (ainsi qu'elle les appelle) la viennent voir. — Il paraît, dis-je, qu'elle a quelque chose d'important à confier à M^{lle} Smithson. — Ne vous figurez pas cela, répondit M^{lle} Martin; elle l'a vue hier, et la conduite qu'elle affecte de tenir, n'a pour but que de se donner un air d'importance, et de faire croire qu'elle a un attachement particulier pour son amie. Quant à ce qu'elle a à lui dire, j'en suis bien sûre que je le sais déjà; elle m'en a beaucoup parlé avant votre arrivée; et certainement, si son père savait ce qu'elle m'a dit, il n'en serait pas content. »

M^{me} WYNDHAM. Il me semble, Emilie, comme tu me la représentes, que M^{lle} Martin n'est guère réservée.

ÉMILIE. Pas beaucoup; car elle m'a dit ensuite que M^{lle} Darnford répétait, dans ce moment, une conversation qui avait eu lieu, en sa présence, entre son père et un monsieur, et qui s'était terminée par une dispute. Je fus tout à fait révoltée de penser qu'elle avait pu dire ce qui s'était passé chez son père! Pendant ce temps-là, l'histoire avait été achevée, et comme ces demoiselles s'avançaient vers nous, j'entendis M^{lle} Darnford qui disait : « Promets-moi de n'en pas parler; papa serait trop en colère s'il venait à le savoir. » Alors elles nous rejoignirent, et M^{lle} Darnford se mit à m'accabler de questions : elle me demanda ce que je faisais, si j'apprenais la danse, si j'étudiais la musique, et à chaque réponse que je faisais, je

la voyais se tourner vers M^{lle} Smithson; elles étaient prêtes à éclater de rire toutes deux; ce qui me rendait toute confuse. Enfin M^{lle} Darnford dit : « Ainsi, vous n'avez point de gouvernante? c'est votre maman elle-même qui fait votre éducation; cela est bien singulier, en vérité! » Je lui demandai pourquoi. « Oh! dit-elle, je ne sais pas, mais on dit qu'elle suit une marche toute particulière, et que vous et votre sœur devez être des *femmes habiles*. » Alors elles se mirent à rire toutes les deux, et M^{lle} Smithson prenant la parole : « Oh! bien, Dieu merci! dit-elle, maman n'a pas de pareils caprices; elle ne se tourmente pas tant la tête pour nous. Mais, à propos, mademoiselle Wyndham, on dit que vous ne sortez ja-

mais sans votre maman; que vous êtes occupée toute la journée avec elle, et qu'elle vous oblige à lui dire tout ce que vous savez. » Je reconnus alors, maman, que ces jeunes personnes n'étaient pas bien élevées; que leurs manières n'étaient pas aimables, et, en conséquence, je répondis très-froidement : « Vous êtes mal informées. Maman est incapable d'avoir des caprices; elle n'a que des bontés pour moi; je ne suis jamais plus heureuse que lorsque je suis avec elle; et pour ce qui est de lui dire ce que je sais, je n'ai jamais rien su dont elle n'ait eu connaissance. — Comment? dit M^{lle} Darnford, est-ce que vous lui communiquez les secrets de vos amies? — Je suis trop jeune, lui répondis-je, pour qu'il m'ait encore été confié au-

cun secret important, et que j'aie aucune amie particulière hors de ma famille. — Comment, point d'amies? dit M^{lle} Darnford; puis d'un ton affecté, elle ajouta : Pauvre petite! que vous devez être malheureuse! Oh! je vous plains de n'avoir jamais connu les délices d'une *parfaite confiance*! — Je vous demande pardon, lui répondis-je, je parle avec une parfaite confiance à maman. — Oh! dit-elle, cela est impossible. » Une domestique étant venue nous inviter à rentrer, la conversation s'est terminée là. Mais fais-moi le plaisir, maman, de m'expliquer pourquoi ces jeunes personnes se conduisent d'une manière aussi étrange.

M^{me} WYNDHAM. Cette explication est facile, ma chère amie, mais elle

demande du temps, car elles n'ont pas dit une seule parole qui ne porte le caractère de quelques principes faux. Je n'étais pas absolument sans connaître les dispositions de M^{lle} Darnford, et si vous eussiez été moins raisonnable, et que vos principes eussent été moins fermement établis, je ne vous aurais pas permis de vous aller promener avec elle. Par ces premiers procédés, à l'égard de son amie (nom dont elle fait ici l'abus le plus complet), M^{lle} Darnford a fait preuve du plus grand défaut d'usage; car la politesse nous défend, quel que soit notre attachement pour une personne, d'affecter envers elle une attention toute particulière, exclusivement au reste de la société. Je dirai même plus, c'est que lorsque nous sommes avec deux

personnes qui possèdent notre affection à un degré différent, il ne nous est pas permis de mortifier l'une, celle pour laquelle nous nous sentons moins d'inclination, en accablant l'autre de marques d'une tendresse excessive. La véritable amitié n'a pas besoin de ces preuves continuelles d'attachement. Pleine de confiance en ses amis, elle craindrait de leur faire une injustice, en interprétant mal leur attention envers les étrangers. Nous ne devons donc jamais nous mettre dans le cas de faire croire, à qui que ce soit, que sa présence nous gêne, et que nous désirerions son éloignement, parce que, non seulement la politesse, mais encore la charité, nous défendent de mortifier ainsi une personne, qui certainement ne l'a pas mérité.

ÉMILIE. Cela est vrai, maman, et je suis parfaitement de ton opinion.

M^{me} WYNDHAM. Tu remarqueras ensuite dans M^{lle} Darnford, un exemple de cette odieuse exagération contre laquelle j'ai si souvent cherché à te prémunir. A treize ans (car mademoiselle Darnford n'est pas plus âgée), est-il possible que le caractère soit assez formé, et les lumières de l'esprit suffisamment développées, pour se permettre le choix d'une véritable amie. A cet âge, en général, l'imagination a plus d'empire que la raison. De jolis traits, une figure intéressante, voilà quels sont les avantages que l'on considère. Quelques jeunes demoiselles se figurent qu'il est indispensable de former quelques liaisons, et alors

elles choisissent la première personne qui plaît à leur imagination; elles lui disent tout ce qu'elles savent; elles se détachent elles-mêmes de leur propre famille, et lorsqu'elles en peuvent découvrir les secrets, elles ne se font aucun scrupule de les divulguer. Mais ce sont les conséquences funestes que ces révélations entraînent après elles, que tu ne peux pas encore bien sentir, ma chère Emilie. Dans quelque temps d'ici, tu seras plus en état de faire ces distinctions; et alors, ma chère amie, ne te figure pas que je m'oppose à ce que tu t'engages dans les liens d'une étroite amitié, lorsque tu auras trouvé quelqu'un qui mérite ton estime; mais jusque-là, j'espère que c'est ta mère qui est ton amie.

ÉMILIE. Oh! la meilleure, la plus

chère de mes amies, et qui doit toujours l'être.

M^{me} WYNDHAM. Tu dois en avoir vu assez dans M^{lle} Darnford, pour être dégoûtée de cette ridicule affectation d'amitié qui ne peut exister à son âge. La jeunesse est trop sujette à se tromper sur ce point; elle reconnaît enfin qu'elle s'est abusée, et la première personne qui lui présente quelque agrément, est bientôt admise à prendre, dans son cœur la place de l'amie congédiée. Elle a choisi légèrement; encore une fois elle est trompée, et encore une fois elle porte ses affections sur un autre objet. De cette manière, elle devient inconstante et capricieuse par habitude; elle apprend à exagérer ses sentiments : erreur la plus dangereuse de toutes! Jamais elle ne consulte sa

raison, jamais elle ne prend la peine de se demander si réellement elle aime celle qu'elle appelle son *amie*, si elle aurait bien la force de faire à ses intérêts les sacrifices, les plus pénibles, si elle se sent véritablement de l'estime pour son caractère. Ce sont là les seules preuves d'une amitié réelle; ainsi juge si une vaine confiance et une fausse intimité méritent ce nom-là?.....

ÉMILIE. Oh! certainement non! Mais que doit dire l'amie abandonnée? Elle doit se trouver bien maltraitée.

M^{me} WYNDHAM. Sans doute; elle n'a peut-être pas été la première à rechercher cette amitié; elle s'y était peut-être trouvée engagée malgré elle; et, si elle n'est point généreuse, elle

peut s'appuyer du mauvais procédé de son amie, pour se croire en liberté de répéter tout ce qui lui a été confié. Alors le moindre inconvénient qui puisse en résulter, c'est de couvrir la jeune personne de ridicule.

ÉMILIE. Je suis convaincue maintenant de la nécessité de choisir une amie avec prudence et circonspection, et je te remercie mille fois, maman, de m'avoir préservée d'une fausse et dangereuse sensibilité.

M^{me} WYNDHAM. Ce serait, j'imagine, une précaution inutile de t'avertir qu'il ne faut jamais répéter ce que tu entends dire dans la maison de ton père. Une enfant, qui ne garde pas comme un secret tout ce qui parvient à sa connaissance, des affaires et des opinions

de sa famille, est l'ennemie la plus dangereuse de ses parents. On ne se méfie point d'elle; personne ne la soupçonne capable d'une pareille imprudence ou d'une perfidie aussi noire, et par conséquent elle se trouve à portée de faire beaucoup de mal. Quant à ce que disent ces demoiselles de moi, et de mon système d'éducation, je te suppose assez de raison pour avoir pitié d'elles, et considérer leurs discours comme le langage de l'étourderie et de l'ignorance, qui souvent portent les esprits faibles à former des jugements téméraires contre les choses qu'ils ne peuvent comprendre.

ÉMILIE. Au moins, maman, j'aurai retiré quelque utilité de cette visite. Je saurai désormais que rien ne m'est plus salulaire et plus avantageux que

de te dire tout ce qui me paraît étrange, et que c'est le seul moyen de me préserver des funestes effets du mauvais exemple.

M^{me} WYNDHAM. Cette circonstance, ma chère amie, doit servir à te démontrer qu'il n'y a point d'événement dans lequel nous ne puissions puiser d'excellentes instructions.

Cependant l'été se passait, et les enfants de la famille Wyndham l'avaient employé, en grande partie à travailler avec assiduité à leurs études. Mais il n'eurent aucun regret de voir arriver l'hiver, l'oculiste qu'ils avaient consulté leur ayant fait espérer qu'à cette époque, il entreprendrait, sur les yeux d'Hélène, une opération qui lui rendrait la vue, si jamais elle avait à la recouvrer. On peut se

figurer avec quelle inquiétude la famille entière attendait ce terme important; mais ils avaient eu soin de ne pas communiquer à Hélène leurs espérances, dans la crainte que, si elles se trouvaient frustrées, la pauvre enfant n'en fût plus malheureuse qu'avant l'opération.

L'automne se passa très-agréablement à faire la récolte de différents fruits.

A la fin d'octobre, la famille revint à Londres, et une semaine après, Hélène fut soumise à l'opération décisive, qui devait mettre le comble à leurs plus chères espérances. Sa mère l'y prépara avec la plus grande tendresse, et lui fit promettre de l'endurer tranquillement et avec patience.

Le jour marqué arriya, et la famille, pleine de crainte et d'espérance, se rassembla pour être témoin du succès de l'opération; Arthur et Maria furent seuls éloignés, parce que l'on craignit que leur vivacité n'interrompît le médecin. M^{me} Wyndham, ne se sentant pas la force de voir faire l'opération, et ne voulant pas non plus s'éloigner de sa fille, se retira dans un coin de l'appartement. Pâle et tremblante, elle levait ses mains vers le ciel; elle cachait son visage contre l'épaule d'Arthur qui la tenait embrassée, tandis qu'un torrent de larmes coulait de ses yeux. Emilie, de son côté, cherchant à réprimer la violence de son agitation, mais affectant un calme que lui inspirait son courage, était à genoux auprès de sa sœur.

D'un bras, elle la tenait embrassée par le milieu du corps, et de l'autre, elle cherchait à lui empêcher de faire aucun mouvement des mains. Il est impossible de décrire les pénibles sensations qu'elle éprouvait dans ce moment. L'espoir, la crainte, la tendresse et la pitié se peignaient alternativement dans ses yeux, qui, tantôt s'élevaient vers le ciel, tantôt se fixaient sur sa sœur, et de temps en temps, cherchaient à démêler, dans les regards de l'oeuliste, le succès de l'opération. M. Wyndham, auprès d'Hélène, l'exhortait à prendre courage, quoiqu'il sentît lui-même au fond de son cœur une angoisse mortelle, toutes les fois qu'il voyait l'instrument s'approcher des yeux d'Hébène. Celle-ci, cependant, endurait tout avec patience

et résignation, tandis que deux servantes, debout derrière sa chaise, osaient à peine respirer, dans la crainte de la troubler, elle ou le chirurgien. Au bout d'environ dix minutes, elle fit entendre une faible plainte : « Ah ! mon Dieu ! qu'est ceci ? Est-ce que je vois ? »

A cette exclamation, M^{me} Wyndham se leva avec précipitation ; mais incapable de supporter toutes les sensations qui vinrent en foule assaillir son âme, elle s'évanouit. M. Wyndham fit signe à Emilie de ne pas quitter sa sœur et courut soutenir sa femme, qu'avec le secours d'Arthur il transporta dans sa chambre. Emilie, dont le visage inondé de larmes changeait à chaque instant de couleur, ne put modérer plus longtemps la vivacité de son

inquiétude : « Oh ! monsieur , s'écria-t-elle, est-ce qu'elle y voit? — Chut ! dit le chirurgien , et aussitôt Emilie se tut.

Hélène laissait de temps en temps échapper quelques paroles entrecoupées ; mais le médecin ayant enfin terminé l'opération, dit aux domestiques de lui couvrir les yeux, et de ne point trop se hâter d'ôter le bandeau, car tout le succès dépendait de la réserve que l'on mettrait à lui accorder l'usage de ses yeux.

ÉMILIE. L'usage de ses yeux ! Elle y voit donc ?

LE MÉDECIN. Oui, j'en suis sûr. Mais, ma chère demoiselle, vous êtes trop vivement émue.

UNE SERVANTE. Mademoiselle Emilie,

ne pleurez pas comme ça, je vous en prie.

HÉLÈNE. Ah! c'est Emilie qui pleure comme cela! Non, ma chère Emilie, ne pleure pas! J'y verrai bientôt. Je viens d'avoir une drôle d'idée; il m'a semblé que je sentais quelque chose avec mes yeux.

Au même instant, M. Wyndham entra; Emilie aussitôt se levant, courut à lui, et se jetant dans ses bras: « Ah! mon père, lui dit-elle tout bas à l'oreille, Hélène verra clair; elle a vu?... Mais, maman?..... — Va vers elle, ma chère amie, dit monsieur Wyndham, elle se trouve mieux, mais elle n'est pas encore en état de revenir; calme-toi, et cherche à la calmer elle-même. »

Emilie vola en même temps vers sa

mère; elle lui raconta ce qui venait de se passer, et quelques minutes après, elles revinrent auprès d'Hélène, qu'elles trouvèrent couchée sur son lit, avec toutes les fenêtres fermées.

Le médecin ordonna qu'on la tint quelques jours dans l'obscurité, et qu'on ne laissât pénétrer la lumière que par degrés; il combla Emilie d'éloges, et la félicita du courage et de la sensibilité dont elle avait si bien su concilier les sentiments. « C'est là, dit-il, la véritable sensibilité; je suis accoutumé à voir dans mes opérations, tant d'affectation, tant d'exagération dans les sentiments! je vois des gens qui sont incapables de prêter leur assistance à leurs plus chers parents, lors même qu'elle est d'une nécessité

indispensable, et s'éloignent de cette scène de douleur avec un empressement qui me fait souffrir. Mais je me plais à reconnaître en vous, mademoiselle, une sensibilité qui ne porte aucun préjudice à vos devoirs. »

Pendant l'espace de quelques jours on n'introduisit la lumière qu'avec ménagement dans la chambre d'Hélène; et bientôt il lui fut permis de voir ses chers amis à qui elle avait tant d'obligation.

Mais rien n'est capable de reproduire la scène de leur première entrevue, ni de donner aucune idée de la délicieuse sensation qu'elle éprouva en voyant sa mère et sa sœur. Insensiblement elle se familiarisa avec les objets qui l'environnaient, et qu'au premier abord elle ne savait pas éviter, lors-

qu'ils se trouvaient sur son passage. Mais ce ne fut qu'au bout d'un certain temps qu'elle parvint à pouvoir se rendre compte des sensations qu'elle éprouvait, et à jouir des beautés de la nature. Son esprit acquit chaque jour une nouvelle consistance, et la vue du soleil, des étoiles, des nuages, d'un ruisseau, d'une fleur, étaient pour elle des sources intarissables de délices. Ses facultés se développèrent, et ses yeux étaient tellement frappés à la vue de ces objets, si nouveaux et si intéressants pour elle, que chacun remarquait la supériorité de ses pensées, et admirait la rare expression de son langage. Elle intéressait même par l'originalité de ses expressions et la vivacité de ses manières.

Quand ses yeux furent en état de

supporter la lumière, elle apprit rapidement à lire et à écrire, et manifesta des dispositions si remarquables pour le dessin, que son père la confia aux soins des plus habiles maîtres. Elle réussit parfaitement dans le portrait, et n'obtint pas moins de succès dans le paysage.

Attachée par les liens de la plus vive affection à ses parents et à ses sœurs, elle n'oublia jamais les tendres soins qu'ils avaient pris d'elle durant son malheur, et s'ils étaient malades, elle se dévouait pour eux tout entière, disant souvent : « Oh ! puis-je jamais reconnaître toutes vos attentions pour moi, lorsque j'étais aveugle ! »

Emilie conserva toujours son excellent caractère ; et donna tous ses soins

à l'éducation de Charlotte qui, de son côté, ne lui laissa rien à désirer. Arthur et Maria ne comblèrent pas moins les desirs de leurs parents.

Le bonheur et la paix accompagnèrent jusqu'au tombeau cette aimable famille, qui s'occupa sans cesse de l'accomplissement de ses devoirs, et trouva la récompense de sa bonté dans la jouissance de toutes les félicités dont cette vie est susceptible.

FIN.

45196





TABLE.

	Pages.
PREMIÈRE PARTIE.	5
DEUXIÈME PARTIE.	37
TROISIÈME PARTIE. — ELFRIDA	
OU LE MIROIR, CONTE DE FÉE.	115

FIN DE LA TABLE.







· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



BIBLIOT